40e ANNEE (4e SÉRIE) N° 31 2 AOUT 1923

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète	18 fr.
	Édition partielle	12 fr.
ÉTRANGER	Édition complète.	20 fr. 50
	Édition partielle	14 fr. 50

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* ; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement à nos Bureaux, à Langres.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Chronique de théologie ascétique et mystique. — I. Textes et traductions. — 1. Cassien ; 2. *Le Paradis de l'âme ;* 3. *L'Echelle du Paradis,* 481 ; 4. Bérulle ; 5. S. Bernard ; 6. Le P. Maur de l'Enfant-Jésus, 482 ; 7. S. Jean de la Croix. Avons-nous le texte authentique de ses Œuvres ? 483 ; 8. Une nouvelle traduction de ses poésies en vers français, 484. — II. Etudes historiques. — 1. Plotin, 484 ; 2. Guillaume de St-Thierry et le *Traité de la Vie solitaire ;* 3. S. Bonaventure, 485 ; 4. L' « Ami de Dieu de l'Oberland », le « Maître de la Sainte Ecriture » et Tauler, 486 ; 5. Henri Suso ; 6. S. Charles Borromée et les *Exercices* de S. Ignace ; 7. La vie mystique et les *Exercices,* 487. — III. Biographies et Œuvres de mystiques récents. — 1. Suzanne-Marie de Riants de Villerey, visitandine : soixante ans dans l'état de « mariage spirituel », 488 ; 2. Carmen de Sojo : une vocation manquée, un directeur énergique, des vexations du démon, 490 ; 3. Sœur Marie-Joséphine de Jésus, adoratrice du Sacré-Cœur, et la psychologie infantile de S. Thomas, 491 ; 4. Mère Marie de Jésus, carmélite, 492 ; 5 et 6. La réponse d'une religieuse à la *Vie de Jésus* de Renan ; Sœur Marie-Aimée de Jésus, carmélite, 492 ; 7. Louise-Marguerite Claret de la Touche, visitandine, « au service de Jésus Prêtre », 494. — IV. Manuels et controverses. — 1. Le *Compendium* du P. Adolphe, capucin, 494 ; 2. Apaisement progressif et déchéance des controverses récentes ; 3. Le *Précis* de M. Tanquerey, 495.

Liturgie. — Consultations diverses, 496.

PRÉDICATION

Sermons pour l'Assomption. — I. Les souvenirs de ce jour, 369. — II. Marie est la femme forte, 371.

Pour la fête de S. Laurent. — L'aumône : son obligation et son mode, 373.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XLI. *Assomption :* Marie, Reine de la terre, 377.

Allocutions de mariage. — VI. Pour le mariage d'un frère, 378.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XII. Le temple protestant, 380. — XIII. La Pologne, 381. — XIV. Le paupérisme protestant, 382.

PETIT COURRIER

Q. — Prière d'indiquer les principales revues pédagogiques pour l'enseignement secondaire (latin-grec).

R. — *L'Enseignement chrétien,* Paris, de Gigord ; — la *Revue Universitaire,* 103, boulev. St-Michel, Paris 5e ; — la *Revue des cours et conférences,* 15, rue de Cluny, Paris 5e.

Q. — J'ai introduit ici l'usage de la prière en commun à l'église, matin et soir, et le matin la récitation de la prière est suivie de la lecture d'une méditation. Vous seriez bien aimable de m'indiquer ce que vous croyez le mieux convenir à des personnes pieuses, d'instruction ordinaire.

R. — A la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris 8e, les *Pensées du ciel,* de Franc, 2 vol. à 3 f. 50 l'un, franco 3 f. 95 ; Roger des Fourniels, *Médit. pour tous les jours de l'année sur les Evangiles du dimanche,* 2 vol., 7 f., franco 7 f. 90 ; — Vilarino, *Les lumières de la vie,* in-18 de 260 p., Lethielleux ; — *Méditations eucharistiques* du Curé d'Ars, in-18 de 280 p., 3 f., Lyon, Vitte ; — etc.

Q. — Pour instructions sur la Vie de J.-C., pourriez-vous m'indiquer un ouvrage qui, déjà distribué en instructions ou petites conférences pratiques sur la vie, les faits principaux, les miracles, les enseignements de N.-S., me faciliterait ma tâche ? Pour nos auditoires, il faut quelque chose qui, tout en étant simple et sans trop d'apparat théologique, soit bien charpenté, documenté.

R. — Si vous n'avez pas trouvé encore votre compte dans la multitude de *Vies* de J.-C. ou de recueils d'homélies sur les principaux mystères de sa vie, sur ses miracles, sur son enseignement,

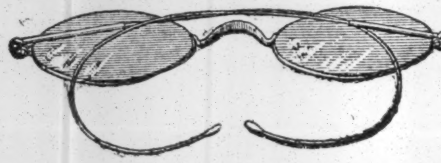
INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

BICYCLETTE V. M. A.
Modèle spécial pour le Clergé
PRATIQUE — SOLIDE
Catalogue franco sur demande aux **Etablissements E. MUGLER Fils**, à Valence (Drôme), qui accorderont aux lecteurs de l'*Ami* **toutes facilités et conditions spéciales** avec **crédit** au gré du client.

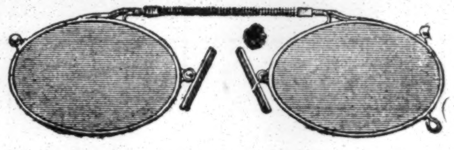
HORLOGERIE - PENDULERIE
— BIJOUTERIE — ORFÈVRERIE —
ALLIANCE HORLOGERE
E. ENGINGER — BESANÇON — 15, rue Gambetta, 15
Catalogue F^co sur demande — Fournisseur de l'Archevêché de Besançon

VITRAUX L. BALMET 108, Cours St-André, GRENOBLE — Vitraux en tous genres et tous styles. Restauration (v. p. 200, n° 19 oct. de l'*Ami*).

VILLA NOTRE-DAME
MONTANA (Valais) Suisse
SANATORIUM pour Séminaristes, Prêtres et Religieux.



FABRIQUE
de Lunettes
et de Pince-Nez



Usine Hydro-Electrique à St-Lupicin (Jura)

LES FILS D'ÉMILE TOURNIER, A MOREZ (JURA)

Membres de l'Union Fraternelle et des Economats chrétiens
VENTE DIRECTE AU DETAIL, PAR SIMPLE CORRESPONDANCE
Exécution des ORDONNANCES D'OCULISTES
Envoi franco du **Catalogue illustré** très avantageux
SE DÉFIER DE TOUS CEUX, SANS EXCEPTION, QUI SE DISENT NOS REPRÉSENTANTS
Bien mettre la seule adresse exacte ci-dessus

FONDERIE DE CLOCHES

ACCORDS DES CLOCHES NEUVES AVEC LES ANCIENNES
Montures équilibre rendant les sonneries faciles
Maison recommandée
A. CHAMBON, fondeur, à Montargis (Loiret)

ASTHME

Bronchite Chronique
EMPHYSÈME et toutes les OPPRESSIONS
Guérison par POUDRE et CIGARETTES ESCOUFLAIRE
CH. ESCOUFLAIRE, Agent Général à BAISIEUX (Nord) envoie GRATIS et FRANCO une BOITE d'ESSAI avec NOMBREUX CERTIFICATS de GUÉRISONS.

La Bienheureuse Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus

interprétée par le statuaire Charles DESVERGNES
Grand Prix de Rome

Les statue et groupe
B^se Sœur Thérèse
signés de
Ch. DESVERGNES,
ont vite été appréciés
à l'égal des autres
œuvres de cet artiste
habile et réputé,
que les milieux catholiques considèrent à juste titre comme le plus représentatif et le plus qualifié des statuaires actuels d'art religieux.

Demandez-nous photos, notice et prix-courant.

Marcel MARRON, Editeur-Statuaire, Grands Ateliers Jeanne-d'Arc. — ORLÉANS

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

40e ANNEE (4e SÉRIE) N° 31 2 AOUT 1923

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète	18 fr.
	Édition partielle	12 fr.
ÉTRANGER	Édition complète	20 fr. 50
	Édition partielle	14 fr. 50

L'édition **complète** comprend la *Doctrine* et la *Prédication ;* l'édition **partielle** n'a pas la *Prédication.*
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine.*
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence ;* pour l'Étranger elle coûte 3 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement à nos Bureaux, à Langres.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Chronique de théologie ascétique et mystique. — I. TEXTES ET TRADUCTIONS. — 1. Cassien ; 2. *Le Paradis de l'âme ;* 3. *L'Echelle du Paradis,* 481 ; 4. Bérulle ; 5. S. Bernard ; 6. Le P. Maur de l'Enfant-Jésus, 482 ; 7. S. Jean de la Croix. Avons-nous le texte authentique de ses Œuvres ? 483 ; 8. Une nouvelle traduction de ses poésies en vers français, 484. — II. ETUDES HISTORIQUES. — 1. Plotin, 484 ; 2. Guillaume de St-Thierry et le *Traité de la Vie solitaire ;* 3. S. Bonaventure, 485 ; 4. L' « Ami de Dieu de l'Oberland », le « Maître de la Sainte Ecriture » et Tauler, 486 ; 5. Henri Suso ; 6. S. Charles Borromée et les *Exercices* de S. Ignace ; 7. La vie mystique et les *Exercices,* 487. — III. BIOGRAPHIES ET ŒUVRES DE MYSTIQUES RÉCENTS. — 1. Suzanne-Marie de Riants de Villerey, visitandine : soixante ans dans l'état de « mariage spirituel », 488 ; 2. Carmen de Sojo : une vocation manquée, un directeur énergique, des vexations du démon, 490 ; 3. Sœur Marie-Joséphine de Jésus, adoratrice du Sacré-Cœur, et la psychologie infantile de S. Thomas, 491 ; 4. Mère Marie de Jésus, carmélite, 492 ; 5 et 6. La réponse d'une religieuse à la *Vie de Jésus* de Renan ; Sœur Marie-Aimée de Jésus, carmélite, 492 ; 7. Louise-Marguerite Claret de la Touche, visitandine, « au service de Jésus Prêtre », 494. — IV. MANUELS ET CONTROVERSES. — 1. Le *Compendium* du P. Adolphe, capucin, 494 ; 2. Apaisement progressif et déchéance des controverses récentes ; 3. Le *Précis* de M. Tanquerey, 495.

Liturgie. — Consultations diverses, 496.

PRÉDICATION

Sermons pour l'Assomption. — I. Les souvenirs de ce jour, 369. — II. Marie est la femme forte, 371.

Pour la fête de S. Laurent. — L'aumône : son obligation et son mode, 373.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XLI. *Assomption :* Marie, Reine de la terre, 377.

Allocutions de mariage. — VI. Pour le mariage d'un frère, 378.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XII. Le temple protestant, 380. — XIII. La Pologne, 381. — XIV. Le paupérisme protestant, 382.

PETIT COURRIER

Q. — Prière d'indiquer les principales revues pédagogiques pour l'enseignement secondaire (latin-grec).

R. — *L'Enseignement chrétien,* Paris, de Gigord ; — la *Revue Universitaire,* 103, boulev. St-Michel, Paris 5e ; — la *Revue des cours et conférences,* 15, rue de Cluny, Paris 5e.

Q. — J'ai introduit ici l'usage de la prière en commun à l'église, matin et soir, et le matin la récitation de la prière est suivie de la lecture d'une méditation. Vous seriez bien aimable de m'indiquer ce que vous croyez le mieux convenir à des personnes pieuses, d'instruction ordinaire.

R. — A la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris 8e, les *Pensées du ciel,* de Franc, 2 vol. à 3 f. 50 l'un, franco 3 f. 95 ; Roger des Fourniels, *Médit. pour tous les jours de l'année sur les Evangiles du dimanche,* 2 vol., 7 f., franco 7 f. 90 ; — Vilarino, *Les lumières de la vie,* in-18 de 260 p., Lethielleux ; — *Méditations eucharistiques* du Curé d'Ars, in-18 de 280 p., 3 f., Lyon, Vitte ; — etc.

Q. — Pour instructions sur la Vie de J.-C., pourriez-vous m'indiquer un ouvrage qui, déjà distribué en instructions ou petites conférences pratiques sur la vie, les faits principaux, les miracles, les enseignements de N.-S., me faciliterait ma tâche ? Pour nos auditoires, il faut quelque chose qui, tout en étant simple et sans trop d'apparat théologique, soit bien charpenté, documenté.

R. — Si vous n'avez pas trouvé encore votre compte dans la multitude de *Vies* de J.-C. ou de recueils d'homéliés sur les principaux mystères de sa vie, sur ses miracles, sur son enseignement,

sur ses paraboles, qui sont sans cesse rappelés ici, sans parler des nouveautés que nous étudions dans nos pages blanches, il faut désespérer de vous satisfaire. Et il est vrai que nombre des questions qui nous sont posées ici viennent de lecteurs qu'il n'est pas possible de satisfaire. Aucun volume ne répond *jamais de façon adéquate* aux desiderata de personne, sinon de son auteur même. Rien ne dispense personne d'un travail d'adaptation. Vous connaissez tout de même les dix-neuf volumes du P. Coleridge sur l'Histoire de J.-C. (Lethielleux), les douze vol. du P. Leroy sur le même sujet (Beauchesne), les multiples recueils parus dans notre *Prédication*, les livres de Doublet, Allard, Verdunoy, Verret, Corne, Pichenot, etc., etc., les exquis et si variés modèles d'adaptation que vous trouvez (pour les Evangiles du dimanche seulement, il est vrai) dans les trois volumes des *Dominicales* de Duplessy, dans les 2 vol. de Gondal, *Pour mes homélies des dimanches et des fêtes*, etc., etc. ?

Q. — 1° Il me faut prêcher et je n'ai pas la facilité de faire des discours. Je le regrette beaucoup. Je vous prie donc de m'indiquer des livres pour m'aider, sur l'art de la parole sacrée.

2° Je vous prie aussi de m'indiquer des ouvrages qui m'aideront à faire quelques instructions sur la paroisse, sur l'amour et les devoirs des paroissiens envers la paroisse.

R. — Ad I. Monsabré, *Avant, pendant, après la Prédication*, in-12, 6 f., Paris, Lethielleux ; — Longhaye, *La Prédication, Grands maîtres et grandes lois*, in-8, 11 f. 25, Paris, Téqui ; — Gallerani, *Petit Guide du Prédicateur*, in-18, 2 f. 50, Lethielleux ; — Mourret, *Leçons sur l'art de prêcher*, in-8, Paris, Bloud ; — Gondal, *Parlons ainsi, de la Voix et du Geste*, in-8, Bloud.

Ad II. Notre *Prédication* de 1921, p. 467-9 ; — Lesêtre, *La Paroisse*, in-12, Paris, Gabalda ; — Mgr Francqueville, *Aimons notre paroisse*, in-12 (jadis chez Sueur-Charruey, Arras ; à trouver d'occasion).

Q. — Devant prêcher une Retraite à des *institutrices libres* (non religieuses), je voudrais me placer surtout à leur point de vue *professionnel*. Pourriez-vous m'indiquer quelque livre qui m'aiderait dans cette tâche ?

R. — Voir ce que nous avons dit, p. 376, du livre de l'abbé Ardant ; et autres ouvrages d'ordinaire recommandés sur l'éducation. — Nous ne croyons pas qu'une Retraite doive se borner à des considérations prises du point de vue professionnel : les « grands sujets » sont pour tout le monde.

Q. — Je voyais encore cette semaine un journal attribuer à Louis Veuillot cette phrase : « Quand vous êtes au pouvoir, nous vous demandons la liberté au nom de vos principes. Quand nous y sommes, nous vous la refusons au nom des nôtres. » Si parmi les lecteurs de l'*Ami* il se trouvait un « Veuillotisant » qui pût m'indiquer la référence précise de cette citation, il me rendrait service.

R. — Nous imprimons votre question ; mais Louis Veuillot a renié lui-même la fameuse phrase. Jules Ferry la lui avait attribuée au cours d'un discours sur la liberté d'enseignement, en juin 1876. Le lendemain, dans l'*Univers*, Louis Veuillot déclina la paternité dont on le chargeait :

« Pour le cas, écrivait-il, où M. Ferry voudrait renouveler la fête, je l'avertis que cette parole « profonde » n'est pas de moi. Elle appartient à M. de Montalembert, lequel a laissé croire qu'il me l'imputait, malgré son invraisemblance. Montalembert, devenu libéral, ne méprisait pas autant qu'il l'aurait dû tous les mauvais petits procédés oratoires. Un jour, étant de mauvaise humeur, il lui plut de résumer ainsi les sentiments qu'il lui plaisait de nous attribuer. Je crois pourtant que la tournure était moins lourde, et je soupçonne M. Ferry d'y avoir touché. »

Louis Veuillot ayant ainsi protesté « uniquement pour l'amour de la vérité, » ajoutait en badinant : « J'ai écrit quarante ans, et il ne restera peut-être de moi que cette parole que je n'ai pas prononcée, et qui me paraît médiocrement française. »

Pour plus de détails, voyez l'*Ami* du 18 septembre 1919, p. 1078.

Q. — Pourriez-vous me dire s'il existe une Vie de S. Thyrse, diacre, compagnon de S. Andoche ?

R. — Voyez les *Petits Bollandistes* au 24 septembre, t. XI, p. 347-52 ; — les *Acta Sanctorum*, t. VI sept., p. 663-77 ; — le n° 416 des *Vies des Saints* de la Bonne Presse ; — enfin la *Vie des SS. Andoche, Thyrse et Félix*, par les abbés Moreau et Personne, in-12 de 160 p. avec grav., Autun, Imprimerie N.-D. des Anges (1905).

La foi chrétienne devant la raison et le cœur, par Mgr Chapon. — In-12 de x-174 p., 3 f. — Paris, Téqui.

Sous ce titre le vénérable évêque de Nice recueille une série (une Ire série) de conférences apologétiques dont voici les sujets : les questions inévitables ; la question religieuse et la question scientifique ; l'idée du monde surnaturel ; l'instinct religieux ; le cœur humain sans religion ; de l'impuissance des biens terrestres à satisfaire l'âme humaine ; l'état contemporain des âmes incrédules ; sur la possibilité de la Révélation.

Le Don de Dieu, par l'abbé Lecomte, Secrétaire à l'évêché de Versailles. — In-12 de VII-79 p., 1 f. 50. — Paris, Téqui.

Ce sont les dernières pages tombées de la plume d'un jeune prêtre qui nous avait donné déjà l'an dernier *L'Evangile de la Paix* et que l'Evêque de Versailles a tenu à nous présenter lui-même dans une touchante lettre d'introduction. Sept chapitres : description de la vie de la grâce ; Marie mère de toute grâce ; le sacerdoce, dispensateur de la grâce ; les vertus, productrices de la grâce ; la grâce du pardon ; la grâce eucharistique ; enfin un chapitre qui est de tous le plus long et le plus touchant et où l'auteur nous commente verset par verset la Prose de la Messe de la Pentecôte, *Veni Sancte Spiritus*, jusqu'à la strophe finale, *Da perenne gaudium*, où l'on dirait que l'âme de M. Lecomte s'est ouverte à un pressentiment de la mort prochaine : — « Quels transports (chez les élus) à la pensée qu'ils ont échappé pour toujours au danger ! L'Esprit-Saint nous donne la Béatitude suprême dans la plénitude de sa joie. »

ANNONCES

GRANDS VINS BORDEAUX

1° MOELLEUX SAUTERNES garanti pour messe.
2° BLANC et ROUGE de table, Bx authentiques.
Abbé J. CASSIER, curé de PREIGNAC, près Sauternes.

Si le SEDLITZ CHANTEAUD n'était pas un excellent **DÉPURATIF, LAXATIF, PURGATIF,** il n'aurait pas fêté son **cinquantenaire en 1922**
Toutes Pharmacies France et Etranger.
Brochure fco. 54, R. des Francs-Bourgeois, PARIS

ENGRAIS DEROME
BAVAY (Nord)

40e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 31 2 AOUT 1923

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

CHRONIQUE
DE THÉOLOGIE ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE

SOMMAIRE

I. Textes et traductions. — 1. Cassien. — 2. *Le Paradis de l'âme.* — 3. *L'Echelle du Paradis.* — 4. Bérulle. — 5. S. Bernard. — 6. Le P. Maur de l'Enfant-Jésus. — 7. S. Jean de la Croix. Avons-nous le texte authentique de ses Œuvres ? — 8. Une nouvelle traduction de ses poésies en vers français.

II. Etudes historiques. — 1. Plotin. — 2. Guillaume de St-Thierry et le *Traité de la Vie solitaire.* — 3. S. Bonaventure. — 4. L' « Ami de Dieu de l'Oberland », le « Maître de la Sainte Ecriture » et Tauler. — 5. Henri Suso. — 6. S. Charles Borromée et les *Exercices* de S. Ignace. — 7. La vie mystique et les *Exercices.*

III. Biographies et Œuvres de mystiques récents. — 1. Suzanne-Marie de Riants de Villerey, visitandine : soixante ans dans l'état de « mariage spirituel ». — 2. Carmen de Sojo : une vocation manquée ; un directeur énergique ; des vexations du démon. — 3. Sœur Marie-Joséphine de Jésus, adoratrice du Sacré-Cœur, et la psychologie infantile de S. Thomas. — 4. Mère Marie de Jésus, carmélite. — 5 et 6. La réponse d'une religieuse à la *Vie de Jésus* de Renan ; Sœur Marie-Aimée de Jésus, carmélite. — 7. Louise-Marguerite Claret de la Touche, visitandine, « au service de Jésus Prêtre ».

IV. Manuels et controverses. — 1. Le *Compendium* du P. Adolphe, capucin. — 2. Apaisement progressif et déchéance des controverses récentes. — 3. Le *Précis* de M. Tanquerey.

I. — *Textes et traductions*

1. Le tome II de la traduction nouvelle des *Conférences* de Cassien, par D. Pichery [1], nous donne les conférences XI-XVII (qui se tinrent au désert de Panéphysis) sur la perfection, la chasteté, la protection de Dieu, la science spirituelle, les charismes divins, l'amitié, les promesses. Un 3e volume suivra sans doute, qui contiendra les sept conférences avec les Pères de Diolcos. La traduction, élégante et soignée, est accompagnée de notes assez nombreuses.

Deux des conférences publiées ici ont en effet une réputation fâcheuse et bien méritée : la XIIIe, sur la grâce, et la XVIIe, sur le mensonge. Cette dernière est la plus excusable : la théorie du mensonge, difficile en soi, n'avait encore fait l'objet d'aucune étude décisive. On ne saurait invoquer la même excuse pour la XIIIe conférence, où la doctrine catholique et les théories pélagiennes sont présentées comme deux outrances entre lesquelles il convient de garder un juste milieu. Les notes du traducteur interprètent, complètent, au besoin corrigent les vues de l'auteur, et rendent ces pages inoffensives pour les âmes pieuses qui viendront y puiser, comme tous les saints du moyen âge, l'aliment de leur vie spirituelle.

2. Attribué tantôt au B. Albert le Grand, sous le nom duquel il est publié ici, tantôt au B. Humbert de Romans, le *Paradis de l'âme* [1] est présenté par son nouveau traducteur le P. Vanhamme comme l'œuvre d'un anonyme de la fin du moyen âge, peut-être un franciscain.

Le but de ce petit livre est de mettre en garde contre les *fausses* vertus, c'est-à-dire les vices aux apparences honnêtes parfois, et contre les vertus *inutiles*, c'est-à-dire les vertus purement naturelles ; car il n'y a, aux yeux de l'auteur, vertus dignes de ce nom que les vertus greffées sur la grâce sanctifiante et méritoires pour le ciel.

Les 42 chapitres ne traitent pas de toutes les vertus, et parlent aussi d'autre chose. Ils se succèdent sans ordre logique. Par contre, chaque chapitre se développe suivant un plan identique, mis en lumière par la numérotation du traducteur, savoir : 1° Description abstraite de la vertu ; 2° Portrait du vertueux ; 3° Motifs d'aimer la vertu ; 4° Preuves et signes auxquels on reconnaît la présence de la vertu ; 5° Vice opposé.

Des questions de doctrine ou d'érudition font l'objet de nombreuses notes. Ainsi présenté, ce « Petit livre des Vertus » peut servir soit de lecture spirituelle, soit même de manuel pour la méditation.

3. *L'Echelle du Paradis* ou *Scala claustralium* [2] est un opuscule de quelques pages seulement ; mais ces pages sont d'une piété si pénétrante, si communicative, si enthousiaste même, et toutefois d'une doctrine si sûre et d'une prudence si expérimentée, qu'elles ont toujours été regardées comme un joyau de la littérature spirituelle. Suarez déclare [3] que pour connaître parfai-

[1] *Les Conférences de Jean Cassien.* Traduction nouvelle par D. Pichery. — Tome II : 1 vol. in-18 de 372 p., 5 f. ; publié dans la Collection « Chefs-d'œuvre ascétiques et mystiques. » — St-Maximin (Var), Librairie St-Thomas d'Aquin (1922).

[1] *Le Paradis de l'âme ou Petit livre des vertus* attribué au B. Albert le Grand, traduit et annoté par le P. Vanhamme. — 1 vol. in-18 de 224 p., 2 f. (1922). — Même Collection que le précédent.

[2] Dom Guignes le Chartreux, *L'Echelle du Paradis ou Traité de l'oraison.* — 1 vol. in-18 de 31 p., 0 f. 50 (1922). — Même Collection que les précédents.

[3] *De oratione mentali*, lib. II, cap. II, n° 2.

tement la division et les différents modes d'oraison, il suffirait de transcrire cet opuscule : « *Quem hic transcribere, consummata esset responsio.* » Longtemps attribué à S. Augustin, puis à S. Bernard, *l'Echelle* est maintenant considérée comme l'œuvre d'un chartreux nommé Guignes, probablement Dom Guignes Ier, 5e prieur de la Grande-Chartreuse, mort en 1137[1]. Traduites en 1880 par Mgr Fuzet, ces pages nous sont données aujourd'hui par un nouveau traducteur anonyme ; le texte y est serré de très près et, malgré quelques inversions un peu dures, le style en est fort élégant.

Il est difficile de trouver mieux exprimée que dans ces quelques pages la doctrine qui soutient que la vie mystique est en étroite continuité avec la vie ascétique et qu'elle en forme l'aboutissement normal. Il faut remarquer encore que la vie spirituelle est ici divisée en quatre échelons, qu'il serait malaisé de ramener soit aux trois voies (purgative, illuminative, unitive), soit aux trois stades (le commencement, le progrès, la perfection), soit enfin aux trois mouvements (circulaire, oblique, direct) entre lesquels on répartit ordinairement les phases successives de la vie spirituelle. Ces classifications et ces numérotations ont beaucoup varié au cours des âges ; leur incontestable utilité pédagogique ne doit point faire oublier leur caractère artificiel. L'échelonnement donné dans l'opuscule dont nous nous occupons, qui détermine le degré de la vie spirituelle par la manière dont on fait oraison, qui divise celle-ci en lecture, méditation, prière et contemplation, a tous les caractères d'une bonne classification, simple, pratique, fondée sur la nature des choses, et l'auteur a soin de marquer que l'âme, dans la même oraison, passe souvent de l'une à l'autre forme de prière, et que le progrès de la vie spirituelle n'abolit pas l'exercice des degrés précédents, mais ajoute à leur activité, qui subsiste, une intensité et une extension nouvelles : car tout se compénètre dans la vie spirituelle.

4. En 1625, le Père de Bérulle était désigné par Marie de Médicis pour accompagner en Angleterre Henriette de France qui devait épouser Charles Ier d'Angleterre. Pour encourager la jeune reine, il eut avec elle beaucoup d'entretiens spirituels, et lui parla notamment de sainte Marie-Madeleine en termes si touchants qu'Henriette le pria de mettre par écrit ce qu'il en avait dit, et qu'elle recopia de sa main les pages hâtives qu'il lui laissa. Ce n'est qu'en 1627 que, devenu cardinal, Bérulle se décida à publier cette « *Elévation à Jésus-Christ Notre-Seigneur* sur la conduite de son Esprit et de sa grâce vers sainte Madeleine, l'une des principales de sa suite et des plus signalées en sa faveur en son Evangile. »

« Jamais, que nous sachions, déclare le nouvel éditeur de cet opuscule[1], plus beau livre n'a été écrit en l'honneur de la grande et chère sainte. » Le pieux auteur suit la vie de Marie-Madeleine (identifiée sans hésitation avec la sœur de Lazare) depuis le festin chez Simon le Pharisien jusqu'au Calvaire, à la Résurrection et à la vie pénitente de la Sainte-Baume. Conformément au titre, c'est à Jésus que l'auteur s'adresse pour le remercier, l'admirer, le louer. Si le style est un peu lâche et la phrase redondante, du moins la piété est sincère, la doctrine élevée, et les sentiments profondément touchants.

5. « *Modus amandi Deum est amare sine modo.* » Cet adage célèbre, ordinairement attribué à S. Bernard, paraphrase l'un des premiers mots du *De diligendo Deo* de ce Père[2]. Bossuet disait de ce traité qu'il était « l'un des plus admirables que cet homme apostolique nous ait laissés ; » Auguste Comte lui-même en avait subi le charme et le maintenait dans le catalogue de sa « Bibliothèque positiviste. » Quand S. Bernard l'écrivit, vers 1128, pour satisfaire à la demande de son ami le cardinal Aimeric, il était dans la pleine maturité de son génie : il y a mis son cœur brûlant, sa science avertie, son expérience de saint, son style plein d'onction naïve. Ce chef-d'œuvre paraît en français dans une traduction soignée, précédée d'une préface doctrinale, par les soins de M. Delsart, et forme le second volume de la « *Collection* Pax[3], » publiée sous la direction des Bénédictins de Maredsous[4]. Le traducteur a heureusement modifié la coupure du texte en chapitres ; il a marqué en manchette, dans les marges, la suite des idées ; il a distingué du traité lui-même un appendice qui y avait été ajouté et qui était transcrit d'une lettre (la 11e) de S. Bernard. Le texte dont il s'est servi est celui qu'a établi Mabillon et qu'on trouve dans la *Patrologie* de Migne.

6. Presque en même temps que la publication faite par les Dominicains, des « Chefs-d'œuvre ascétiques et mystiques, » et que la collection « *Pax* » des Bénédictins, les Pères Carmes ont inauguré, en petits volumes portatifs, leur « Bibliothèque mystique du Carmel. » Nous avons sous les yeux un volume de cette série, sans doute le premier. Le P. Pascal du T. S. Sacrement y reproduit le premier des cinq traités qu'écrivit le P. Maur de l'Enfant-Jésus, carme français, et qui furent publiés deux ans après sa mort (1690) sous ce titre général : *L'entrée à la divine sagesse*. Ce premier traité est intitulé : *Les trois portes de la divine sapience*[5]. C'est un dialogue, mais un peu lourd, sans art et sans vie. Le style, sauf de rares

[1] Voir Dom Autore, art. *Guignes* du *Dict. de Théol. cath.*, t. VI, col. 1966 ; et le P. Viller, dans *Revue d'Asc. et de Myst.*, janvier 1922, p. 76. — Voir aussi la note que Mabillon a mise en tête de cet opuscule dans son édition des *Œuvres* de S. Bernard, t. V.

[1] Cardinal de Bérulle, *Sainte Marie-Madeleine*. — 1 vol. in-18 de XV-120 p., 2 f. (1922). — Même Collection que ci-dessus.

[2] « Causa diligendi Deum Deus est ; modus, sine modo diligere. » (*De dilig. Deo*, cap. I).

[3] *Traité de l'Amour de Dieu*, par S. Bernard. Traduction nouvelle par H.-M. Delsart. — 1 vol. in-16 de 96 p., 1 f. 80. — Paris, Lethielleux (1921).

[4] Les autres volumes de la Collection Pax sont des études historiques, ou des ouvrages de piété ; jusqu'ici, ladite Collection n'a pas publié d'autre *texte* ancien.

[5] 1 vol. in-16 de 141 p., 3 f. 50. — En vente dans les Carmels.

pages, est pénible, et s'étire en phrases interminables. L'auteur lui-même le sentait, et s'en est excusé au début de son avant-propos. Le P. Pascal a reproduit le texte publié en 1692 sans y rien changer, mais en modernisant l'orthographe. Le premier dialogue enseigne la mortification des sens extérieurs, le second celle des sens intérieurs, le troisième indique comment il convient de modérer son activité propre et introduit aux voies passives. La doctrine est excellente : c'est, du reste, celle de S. Jean de la Croix. « Le trait caractéristique... c'est... qu'il met bien en relief la nécessité de mourir à soi-même, la souffrance, la croix, » et son moderne éditeur a raison de l'en louer dans son introduction. Nous regrettons qu'il n'ait pas ajouté quelques notes et quelques références par lesquelles se serait éclairée la doctrine proposée dans ces dialogues.

7. M. le chanoine H. Hoornaert réédite, après une soigneuse révision, la traduction française qu'il a donnée des œuvres de S. Jean de la Croix sur le « texte critique » établi par le P. Gérard de S. Jean de la Croix et publié à Tolède en 1912.

La montée du Carmel y est divisée en deux volumes [1]. Le premier nous donne les deux premiers livres, et le second le troisième livre. La traduction est fidèle, mais le style un peu lourd. A la fin du second volume, M. H. a ajouté la traduction des *Sentences et avis* et de quelques opuscules divers.

Chacun des deux volumes s'ouvre par une introduction du traducteur. Dans la seconde, il écrit en abrégé un chapitre de la vie du Saint en nous narrant les épreuves qu'eut à traverser « S. Jean de la Croix réformateur. » L'introduction au premier volume définit le caractère de l'ouvrage, présente un résumé de la doctrine (où S. Jean de la Croix est donné comme un tenant de la « contemplation active, » p. XVII), explique par le goût du temps la physionomie littéraire du livre, propose une chronologie des œuvres du Saint, et donne enfin un certain nombre d'indications sur l'édition actuelle et son opportunité.

Nulle part M. H. n'émet de doute sur la valeur critique à peu près définitive du texte qu'il traduit. A-t-il ignoré [2], a-t-il volontairement négligé les difficultés auxquelles se heurtent les savants? Car la question se pose aujourd'hui de savoir jusqu'à quel point nous possédons les œuvres vraiment authentiques de S. Jean de la Croix. L'autorité de ce saint étant incontestée en théologie mystique, on comprend l'importance d'un pareil doute. Il convient que nous en disions un mot à nos lecteurs.

Des œuvres de longue haleine de S. Jean de la Croix, nous n'avons plus les manuscrits originaux. C'est sur des copies nombreuses, incomplètes, que fut faite la première édition espagnole en 1618. Par là s'explique ce fait que la *Montée du Carmel* ne contient que le commentaire de deux strophes sur les huit dont se compose le poème; S. Jean de la Croix, dans son introduction, promettait de donner le commentaire complet, et les savants se demandent encore aujourd'hui si ce travail fut achevé et perdu ou s'il ne fut jamais fait. (Cf. Hoornaert, t. I, p. XXVI).

De plus, même dans les copies qui nous sont parvenues, nous ne sommes pas sûrs de trouver le texte de S. Jean de la Croix sans altération. Sa doctrine fut en effet longtemps discutée et même suspecte à l'Inquisition espagnole; l'on se permit donc, — nous en avons des preuves certaines, — d'importantes retouches sur les passages qui faisaient difficulté; celui qui tenait la plume substituait ses idées personnelles à celles du manuscrit dont il prenait copie. De là des variantes nombreuses et des incertitudes qui touchent aux points les plus délicats de la doctrine du Saint.

Quand en 1618, vingt-huit ans après la mort de S. Jean de la Croix, on publia une première édition de ses œuvres, celle-ci fut faite, non pas après une sérieuse révision des textes, mais d'après quelques copies qui furent jugées « les meilleures » par le prieur du couvent des Carmes de Tolède.

Cette première édition servit de base aux autres et aux traductions. Elle ne donnait pas le *Cantique spirituel*. Ce dernier ne parut que dans l'édition de Séville, en 1703, et sa valeur critique n'était pas meilleure.

L'Ordre du Carmel finit par s'émouvoir. En 1754, le P. André de l'Incarnation fut chargé de préparer une édition critique. « Pour des raisons que nous n'avons pas à exposer, le P. André n'obtint pas tout d'abord licence de ses supérieurs pour publier le fruit de ses recherches, et il mourut avant d'avoir réalisé son rêve » (Hoornaert, t. I, p. XXIX). Par ses soins toutefois, les supérieurs de l'Ordre étaient dûment avertis de l'état de la question. Si un érudit se met à vérifier les textes, « il est évident, disait le P. André, qu'en trouvant ces livres mutilés et déformés en de nombreux points, il sera obligé de proclamer que les œuvres que le Carmel a publiées, ne sont pas, à parler rigoureusement, les œuvres que le Saint a composées... On ne trouvera comme excuse que la bonne intention à laquelle ont obéi les éditeurs, et dont en effet personne ne doutera; mais cette échappatoire ne satisfera pas non plus les érudits [1]. »

Le Bénédictin D. Chevalier, moine de Solesmes, vient d'examiner de près le texte du *Cantique spirituel* [2], l'ouvrage de S. Jean de la Croix dont

[1] Ch. H. Hoornaert, *La montée du Carmel* de S. Jean de la Croix. Tomes I et II des *Œuvres spirituelles*. — 2 vol. in-16 de XXXIV-214 et LII-212 p. — Société St-Augustin, Paris-Bruxelles (1922).

[2] La mort de M. H., survenue récemment, est une perte vivement ressentie.

[1] Cf. *Vie spirituelle*, mars 1923, p. [155].

[2] *Le Cantique spirituel de S. Jean de la Croix a-t-il été interpolé?* dans *Bulletin hispanique*, octobre 1922, p. 307-342. — Cf. J. Baruzi, *Le problème des citations scripturaires en langue latine dans l'œuvre de S. Jean de la Croix*, ibid., janvier 1922, p. 18-40; et un bon résumé de l'état de la question par le P. Bernadot, O. P., *Le texte authentique du Cantique spirituel de S. Jean de la Croix*, dans le supplément de *La Vie spirituelle*, mars 1923, p. 154-161.

l'état textuel laisse le plus à désirer. Il aboutit à des conclusions qui justifient, et au delà, les plaintes du P. André de l'Incarnation.

Composé en 1584 à la demande de la Mère Anne de Jésus, le commentaire du *Cantique spirituel* nous est parvenu sous trois recensions différentes.

La première est de beaucoup la plus brève. Elle ne contient que 39 strophes commentées. On la trouve dans de nombreux manuscrits, dont l'un fut probablement annoté et corrigé par S. Jean de la Croix lui-même. La Mère Anne de Jésus, destinatrice de l'ouvrage, n'a jamais connu d'autre texte ; c'est lui qu'elle répandit en France et en Belgique en y fondant des couvents du Carmel. Cette recension est certainement authentique ; le P. Gérard, dans son « édition critique, » l'a renvoyée en appendice. Elle fut imprimée pour la première fois en espagnol à Bruxelles en 1627, quelques mois après celle dont nous allons parler.

La seconde recension se rencontre pour la première fois dans une traduction italienne publiée à Rome en 1627. Il n'en existe aujourd'hui aucun manuscrit connu. Le traducteur italien avait travaillé sur un texte espagnol manuscrit, assez notablement différent de ceux que nous possédons. Entre la 10e et la 11e strophe, une strophe nouvelle se trouvait intercalée avec son commentaire, ce qui portait à 40 le nombre total des strophes du poème ; les autres variantes, très nombreuses, portaient sur des détails. Ce texte, approuvé par le général des Carmes d'Italie, devint bien vite le texte officiel. Il fut publié en espagnol, avec quelques retouches, à Madrid en 1630, et fit autorité jusqu'en 1703.

A cette date parut une troisième recension, beaucoup plus longue que les précédentes. L'ordre des strophes n'est plus le même ; quelques-unes de celles qui étaient dites par l'épouse sont maintenant sur les lèvres de l'époux ; les inadvertances, les fausses références, les mauvaises lectures et le bouleversement de l'ordre des strophes amènent des inconséquences et des contradictions. C'est ce texte que donnent toutes les traductions modernes ; c'est lui que publia le P. Gérard dans son « édition critique » en se basant principalement sur un manuscrit (non autographe) de Jaën. Ceux qui le supposent authentique disent que S. Jean de la Croix a lui-même retouché son œuvre.

Deux raisons assez fortes rendent improbable cette opinion. On ne conçoit pas bien comment le Saint n'aurait laissé entre les mains de la Mère Anne de Jésus qu'une première ébauche, un « brouillon » de l'œuvre entreprise à la demande de cette Mère, et comment celle-ci n'aurait jamais su que le Saint avait retouché et perfectionné son œuvre. De plus, il est à peu près sûr que la seconde recension (celle de Madrid, 1630) n'est pas l'œuvre de S. Jean de la Croix. Or la 3e, celle que nous avons dans toutes nos éditions actuelles, dépend de la seconde, comme Dom Chevalier semble l'avoir prouvé victorieusement. Ajoutons que la recension de 1703 aurait utilisé un commentaire (encore inédit) des strophes du *Cantique* composé entre 1623 et 1626 par un ermite de St-Augustin, D. Antolinez, mort en 1626 archevêque de St-Jacques de Compostelle.

Il est dès lors presque certain que la 3e recension, celle qui fait actuellement autorité, est une compilation et un remaniement dont S. Jean de la Croix n'est pas l'auteur. Cette conclusion peut être discutée ; mais dès maintenant deux points semblent acquis : l' « édition critique » du P. Gérard parue en 1912 est à refaire sur des bases plus scientifiques ; et il est impossible aujourd'hui de s'appuyer avec une absolue sécurité sur les textes usuels de S. Jean de la Croix, notamment sur celui du *Cantique,* quand on veut étudier avec quelque précision sa doctrine mystique : seules les grandes lignes émergent. Il appartient aux fils de sainte Thérèse et de S. Jean de la Croix de dissiper le malaise qui résulte d'une situation si embrouillée et de nous donner au plus tôt un travail vraiment critique. Ils le doivent à leur Père, surtout à l'heure où il est de nouveau question d'obtenir que l'Eglise donne officiellement à ce grand saint le titre de « Docteur de la théologie mystique » [1].

8. La traduction en vers français des poésies de sainte Thérèse, publiée à la fin du tome VI de ses *Œuvres complètes* [2], avait été fort remarquée.

L'auteur anonyme, désigné seulement comme « un des Fils de S. Jean-Baptiste de la Salle » (p. 328), vient de faire, avec le même bonheur, la traduction des poésies de S. Jean de la Croix [3]. La fidélité est parfaite : l'auteur a réalisé ce tour de force que les strophes de l'original et de la traduction se répondent vers pour vers, avec une littéralité scrupuleuse. Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, le souffle poétique anime et embaume ces pages mélodieuses. A côté de quelques vers un peu durs, d'autres vers, des strophes, des poèmes entiers sont de toute beauté. Mgr Baudrillart a écrit une lettre pour présenter cette œuvre d'un ancien « collaborateur de ... M. Paguelle de Follenay, » vice-recteur de l'Institut Catholique de Paris. Dans la préface de M. Maurice Brillant, les lecteurs pourront goûter tout à leur aise de subtiles considérations sur la poésie et la musique ; nous leur conseillons d'aller chercher ailleurs des renseignements sur la mystique en général et sur son renouveau contemporain [4].

II. — *Etudes historiques*

1. L'histoire de la mystique ne saurait se désintéresser de Plotin, dont l'influence fut si profonde

[1] Voir sur ce dernier point l'ouvrage en deux vol. du P. Wenceslas du St-Sacrement, C. D., *Fisionomia di un Doctor,* Salamanque, 1913, et Hoornaert, *La Montée du Carmel,* t. I, p. VIII et XVII.

[2] 6 volumes, Paris, Beauchesne, 1907-1910.

[3] *Poèmes mystiques de S. Jean de la Croix,* traduction en vers français avec le texte espagnol en regard, par un Frère des Ecoles Chrétiennes. — 1 vol. in-8 de 120 p., 5 f. — Paris, Beauchesne (1922).

[4] Dans ces pages où tout est confondu avec une ignorance qui désarme la critique, la *Vie Spirituelle* des PP. Dominicains n'est même pas mentionnée, à moins que ce ne soit à elle qu'ait songé l'auteur quand il nous parle, p. 8, d'une énigmatique revue : la *Vie ascétique.*

sur S. Augustin et sur le Pseudo-Denys, et par eux sur tout le moyen âge. C'est à ce titre qu'il convient de signaler ici la forte étude sur Plotin que le P. Arnou, S. J., présentait récemment à Paris comme thèse de doctorat ès-lettres [1].

Plotin n'est pas un chrétien ; mais sa pensée, qui se maintient sur le terrain de la philosophie naturelle, coïncide en beaucoup de points avec la mystique surnaturelle de l'Eglise.

Sur l'état de chacun de nous avant notre existence ici-bas, sur la chute qui nous a précipités du monde intelligible dans les complications pesantes et matérielles de notre monde sensible, sur les conditions dans lesquelles nous avons à y vivre, le théoricien de la mystique catholique ne trouve guère à prendre chez Plotin. Il n'en va pas de même du but que Plotin assigne à la vie du philosophe. Celui-ci, conscient de la présence en soi d'un élément divin que la matière y tient enchaîné, doit tout faire pour le libérer et lui permettre d'agir : c'est la théorie de la *purification*. Le monde sensible au milieu duquel nous vivons, et auquel nous tenons par la partie inférieure de nous-mêmes, par notre corps, doit être peu à peu surmonté : notre esprit, le délaissant, se hausse d'un degré en se recueillant en lui-même ; puis libéré par une nouvelle purification, l'élément divin que nous portons en nous s'envole et nous entraîne au-dessus de nous-mêmes : c'est l'*extase*, point culminant et fugitif de la vie du sage ici-bas, dans laquelle nous contemplons au-dessus de nous l'Unité suprême et divine, et nous devenons par cette vue, *un* avec elle, bienheureux comme elle.

Il y a dans ces vues de Plotin (exposées par le P. A. surtout dans les pages 191-227 de son ouvrage) non seulement des expressions, mais une foule d'idées et d'interprétations que la mystique chrétienne a adoptées, mais en les complétant, en les surélevant, en les introduisant dans un monde d'idées qui s'était constitué sans elles et qui les dépasse de toute la distance qui sépare le ciel de la terre.

Car Plotin reste un païen ; il n'a pas la moindre notion du *péché* en tant qu'il est une offense faite à Dieu ; il ignore le repentir, l'humilité et même la prière ; il ne soupçonne ni la nécessité ni l'existence soit d'une rédemption, soit d'une grâce ; le mystère de la Trinité, au sein de laquelle Dieu nous invite à jouir du bonheur éternel, lui est étranger ; on ne voit pas que dans sa « contemplation » il aime Dieu d'amour, et que son « extase » soit dans la charité. L'amour du prochain, et surtout la compassion et la bienfaisance à l'égard des souffrances du corps, lui semblent une déchéance pour le philosophe. La hauteur de sa pensée et la sécheresse orgueilleuse de son cœur contribuent, chacune à leur manière, à nous ramener aux pieds de Celui qui, étant la Pensée même du Père, n'a pas dédaigné nos souffrances

[1] L'*Ami* a déjà parlé de ce livre, le 3 mai 1923, p. 274-275. Il est intitulé : *Le désir de Dieu dans la philosophie de Plotin* (1 vol. in-8 de xx-324 p., 15 f. ; Paris, Alcan).

et nous appelle *tous* à Lui « parce qu'Il est doux et humble de cœur. »

Plotin, sur ces théories caractéristiques de la « purification, » de l' « extase, » eut des précurseurs. Outre Platon, il convient d'indiquer Xénocrate, Apulée, Maxime de Tyr, Celse [1].

2. Un point important de l'histoire de la mystique vient d'être tiré au clair par M. Adam [2]. Il s'agit de l'attribution à Guillaume de St-Thierry, contemporain et biographe de S. Bernard, du célèbre *Traité de la vie solitaire,* dont l'influence fut très grande au moyen âge. M. A. semble bien avoir démontré péremptoirement que S. Bernard et Guignes le Chartreux, sous les noms desquels le *Traité* se présente habituellement, doivent le restituer à Guillaume de St-Thierry, théologien et mystique fort remarquable. Il resterait à dissiper le soupçon de panthéisme, à notre avis mal fondé, qui a été élevé récemment contre l'enseignement du *Traité*. Mais M. A. n'a pas abordé l'examen de la doctrine ; à la suite d'une étude sérieuse sur les documents imprimés et manuscrits, il nous présente seulement une biographie critique et un catalogue scientifiquement établi des œuvres de Guillaume. Nous souhaitons que, reprenant son travail et le complétant, il nous donne au plus tôt la monographie complète qui nous manque, et qu'il a si bien amorcée.

3. Les pages que le P. Ephrem Longpré a consacrées à la mystique de S. Bonaventure [3] n'épuisent pas le sujet ; mais elles sont si denses, les points de vue choisis sont tellement essentiels et les textes cités si décisifs, que c'est là qu'il faudra chercher désormais la première initiation à la doctrine mystique du Docteur séraphique.

L'auteur a voulu d'abord « préciser les principaux facteurs, qui, selon les conceptions bonaventuriennes, *préparent* l'âme d'une façon plus efficace et plus immédiate aux communications mystiques. » Ces facteurs sont la grâce sanctifiante, agissant à la fois par les vertus théologales et par les dons du Saint-Esprit, et aboutissant à rendre à l'âme ses sens spirituels, qui ne sont pas, comme dans la doctrine du P. Poulain, des « organes surnaturels de perception, » mais simplement « l'exercice parfait des habitudes antérieures, » principalement affectives. Ces principes de la vie mystique donnent leur plein rendement et préparent à l'union divine grâce aux *exercices* spirituels, qui sont : 1° la méditation, dont S. Bonaventure donne une description détaillée qui ressemble fort à une

[1] Cf. Lebreton, *Les origines du dogme de la Trinité*, 4e éd., p. 39. — Sur les différences essentielles qui séparent sa doctrine de celle de S. Clément et de l'école d'Alexandrie, voir un article du même dans *Recherches de science religieuse,* mai-août 1922, p. 255-258.

[2] André Adam, *Guillaume de St-Thierry, sa vie et ses œuvres*. (Thèse présentée à la Faculté de théologie de Lyon). — 1 vol gr. in-8° de 112 p., franco 5 f. — Bourg, Imprimerie du *Journal de l'Ain* (1923).

[3] P. Ephrem Longpré, O. F. M., *La Théologie mystique de S. Bonaventure,* à l'occasion du VIIe Centenaire, 1221-1921. — Extrait de l'*Archivum Franciscanum Historicum,* Quaracchi (près de Florence). — 75 p. in-8° (1921).

méthode, et dont il affirme la nécessité aux trois étapes de la vie spirituelle, donc même chez les parfaits ; 2° la prière ; 3° la pensée habituelle de la présence de Dieu dont le cœur saisit les traces dans toute créature, et surtout dans l'âme en état de grâce. Enfin le Docteur séraphique résume tous les exercices unitifs en invitant à la contemplation et à l'amour de Jésus souffrant.

Dans la seconde partie de son travail, le P. Longpré détermine « la position de S. Bonaventure dans les principales questions soulevées récemment par le renouveau des études ascétiques et mystiques. » Nous allons résumer aussi fidèlement que possible les *conclusions* auxquelles aboutit le P. Longpré, en renvoyant à son travail pour les citations et les preuves. On verra par là que S. Bonaventure est un appui très ferme pour la doctrine mystique que nous avons toujours soutenue daus nos colonnes.

A) « S. Bonaventure ne semble pas connaître cet état intermédiaire que, depuis le XVII^e siècle surtout, plusieurs auteurs d'une autorité considérable ont appelé la contemplation *acquise*, et que Mgr Waffelaert désigne sous le nom de contemplation *active* » (p. 39 [1]). Pour lui, « il n'y a pas de solution de continuité entre la vie ascétique et la vie mystique » (p. 44). « L'oraison infuse est le terme normal et ordinaire... des états intérieurs précédents » (p. 39). « Pour tendre à ces hauteurs de la vie spirituelle, il n'est pas exigé de vocation spéciale » (p. 43), et « S. Bonaventure a beaucoup insisté sur cette doctrine de l'accessibilité de l'oraison mystique... Que l'âme se prépare, et lorsqu'elle aura fait tout ce qui dépend d'elle, Dieu viendra sûrement vers elle pour l'élever à l'état mystique » (p. 45). Bref, « dans la synthèse bonaventurienne, la contemplation infuse est l'épanouissement régulier des exercices ascétiques, et il ne faut nullement la mettre au rang des faveurs spéciales et extraordinaires, mais la considérer plutôt comme une grâce offerte à tous » (p. 46-47).

B) De là il est « légitime de conclure que l'oraison passive... est requise à la complète éclosion de la vie surnaturelle, à l'obtention de cette haute vertu dont les Saints sont les modèles héroïques. Il ne s'agit point d'une simple utilité, que S. Bonaventure admet avec tous les auteurs spirituels, mais d'une nécessité morale, d'une condition ordinaire de l'amitié divine » (p. 47). En d'autres termes, S. Bonaventure « réserve formellement à la contemplation le privilège de porter les âmes à la haute perfection » (p. 49) ; pour lui pas de sainteté un peu élevée sans la contemplation infuse, sans la vie mystique.

C) A-t-on le droit de désirer l'union mystique ? La réponse de S. Bonaventure est extrêmement nette : « Le désir de la contemplation n'est pas seulement une *tendance licite* de la volonté surnaturalisée, mais c'est même un *devoir qui s'impose aux âmes qui ne sont pas encore élevées à l'oraison passive* » (p. 51). Dès lors, il est superflu de faire remarquer « qu'il approuve chez les âmes élevées à l'oraison passive le désir de se voir continuer la grâce communiquée » (p. 53), pourvu que partout où il se trouve, ce désir « s'accompagne de profonds sentiments d'humilité » (p. 54), car l'état mystique reste toujours « un don de la condescendance divine, et non la récompense d'efforts humains, quelque grands et méritoires qu'ils soient » (p. 55).

D) On sait que d'après le P. Poulain, S. J., suivi en cela par quelques auteurs récents, l'état mystique serait constitué par une connaissance intellectuelle expérimentale, par une perception directe de Dieu. S. Bonaventure s'inscrit en faux contre cette opinion. Pour lui « la connaissance mystique ne saurait être une prise de vue directe sur Dieu lui-même. Avant la chute de l'homme comme après, dans les plus hautes illuminations de la contemplation, l'Etre divin échappe à nos perceptions immédiates. Tel est le principe qui domine toute la théologie mystique de S. Bonaventure » (p. 57). « L'objet expérimenté dans la contemplation n'est pas Dieu lui-même (comme le croient le P. Poulain et [ses disciples]), mais bien son *effet propre :* la grâce divine, l'opération surnaturelle du Saint-Esprit » (p. 61). Dieu n'est perçu que d'une manière indirecte et abstractive (p. 59). « En définitive, la contemplation est une connaissance supérieure et expérimentale de Dieu perçu passivement, non en lui-même, mais dans la grâce sanctifiante, non point par une intuition intellectuelle, mais dans un embrasement de la faculté affective, par une *dégustation intérieure de la divinité,* » qui se produit sous la motion du Saint-Esprit et relève en dernière analyse du don de sagesse (p. 70).

C'est par des monographies de ce genre et de cette valeur qu'on peut préparer lentement une histoire de la mystique. Il est vrai que, pour son travail, le P. Longpré a pu se baser sur une édition critique très bien faite des œuvres de S. Bonaventure. C'est là, pour ce grand saint, une situation privilégiée par rapport aux autres écrivains. Quand donc aurons-nous des éditions critiques des auteurs mystiques, surtout de la pléiade de ceux qui embellissent les derniers siècles du moyen âge ?

4. Le mémoire de M. Chiquot sur *Jean Tauler et le « livre du Maître »* [1] peut donner une idée des difficultés auxquelles se heurtent les savants qui veulent arriver à des résultats précis sur les questions de date, d'attribution, de valeur historique quand il s'agit de certains ouvrages mystiques de cette époque. Il démontre en même temps que ce travail ingrat peut parfois conduire à des certitudes définitives.

Le *Livre du Maître* est le récit de la conversion d'un « maître de la Sainte Ecriture » par l'« Ami bien-aimé de Dieu de l'Oberland. » Il se présente

[1] Nous citons la pagination du tiré à part.

[1] *Histoire ou légende ? Jean Tauler et le « Meisters-Buoch. »* Mémoire présenté à la Faculté des Lettres de Paris,... par A. Chiquot. — 1 vol. gr. in-8 de XVI-214 p. — Strasbourg, Vix, et Paris, Champion (1922).

comme écrit en 1369 par ce dernier, un laïque adonné à la vie mystique. En 1346, sur l'ordre de Dieu, ce saint homme alla trouver un prédicateur célèbre, homme doux, bienveillant, mais dont l'âme, trop attachée à la gloire et à la mondanité, était obscure et dépourvue de la grâce mystique; il entra en rapports avec ce maître en Ecriture, le toucha par ses reproches, le convertit, et guida pendant deux ans sa vie pénitente et solitaire jusqu'au jour où le Docteur naquit à la vie mystique. Sûr maintenant d'en avoir fait un instrument des desseins de Dieu, il le rendit à la vie active, et le Maître prêcha neuf années encore, cette fois avec des fruits de sainteté admirables. L' « Ami de Dieu » vint assister à l'agonie de son disciple, et trois jours après la mort, il eut la certitude de l'entrée de cette âme dans la gloire du ciel.

Vers la fin du XVe siècle, on crut reconnaître dans le « maître de la Sainte Ecriture » le célèbre Jean Tauler; cet épisode entra dans sa biographie, jusqu'à ce que le P. Denifle, à la fin du XIXe siècle, soulevât enfin des doutes motivés.

M. C. reprend à fond, sur les manuscrits, l'examen de tout le problème. Il nous est impossible de le suivre dans le détail de sa démonstration savante et décisive. Marquons seulement ses conclusions.

Le « maître de la Sainte Ecriture » ne saurait être Tauler; la chronologie s'y oppose; ce que nous savons de la mort de Tauler est incompatible avec le récit des derniers instants du « Maître »; soit pour le fond, soit pour la forme, les sermons de Tauler diffèrent totalement des six sermons intercalés dans le *Livre du Maître;* enfin le portrait moral du « Maître » n'est point du tout celui de Tauler.

Mais alors, qui était ce « Maître? » A-t-il même jamais existé? Et qui était cet « ami de Dieu du pays d'en-haut (Oberland) » qui a écrit le *Livre du Maître?* Une minutieuse étude conduit M. Chiquot à conclure : — Ni le « Maître, » ni l' « Ami de Dieu » n'ont existé; le *Livre du Maître* est une allégorie, un « roman pieux, » dont l'auteur est à peu près sûrement Merswin, banquier de Strasbourg, converti par les sermons de Tauler vers 1347, restaurateur de la vie religieuse dans l' « Ile Verte » à Strasbourg (où il finit ses jours en 1382), auteur d'un certain nombre d'ouvrages d'édification qu'il disait tenir du « grand ami de Dieu de l'Oberland. »

Une foule de questions connexes sont traitées ou ramenées à leurs vraies proportions dans ce volume, relativement à la vie de Tauler, à la littérature mystique et aux caractères de la vie religieuse à cette époque. Ce beau travail de M. Chiquot contribuera pour sa part à préparer une édition critique des *Œuvres* de Tauler, annoncée et attendue depuis longtemps déjà.

5. Tauler et Suso étaient contemporains, tous deux fils de S. Dominique : ils se connurent et s'estimèrent. Le nom du B. Suso est populaire, même en France. L'érudition moderne, ici encore inaugurée par Denifle, a abouti à une édition critique de ses œuvres écrites en vieil allemand [1], lesquelles ont été traduites en allemand moderne [2], tandis que le P. Thiriot en donnait une traduction française partielle [3].

En s'appuyant sur ces travaux, et sur la biographie du P. Wilms [4], Mlle Renée Zeller nous donne un livre charmant sur la vie et la doctrine du Bienheureux [5]. La substructure scientifique est solide, mais ne s'étale pas dans ces pages, écrites avec goût, avec amour; c'est la biographie psychologique de Suso, avec un aperçu rapide de son activité théologique, et des analyses de ses œuvres mystiques qui nous font deviner quelque chose de la richesse et du charme de sa doctrine. Disciple de Maître Eckart, mais sans les erreurs de celui-ci, adversaire des Bégards allemands, Suso, dont la majeure partie de l'existence se passe à Constance, est une âme d'une pureté de cristal, un ménestrel de l'amour divin, qui parvient aux sommets de l'union mystique en se laissant conduire par les instincts les plus affectueux de son cœur, contrôlés, développés, soulevés par la grâce de « la Divine Sagesse, » et consacrés par des souffrances de toute nature.

Pour connaître cette attachante figure, nous n'avons, en français, rien de mieux et de plus complet que cette brochure.

6. Mgr A. Ratti, aujourd'hui S. S. Pie XI, s'appuyant principalement sur deux manuscrits de la Bibliothèque Ambrosienne dont il était alors le Préfet, a montré l'estime de S. Charles Borromée pour les *Exercices* de S. Ignace. Reproduit en 1911 dans la « Collection de la Bibliothèque des *Exercices* de S. Ignace » que publie le P. Watrigant, ce travail vient d'être réédité [6], texte italien et traduction française, avec une préface historique où le même P. Watrigant nous dit quels furent les rapports de S. Charles Borromée avec les Jésuites de son temps, quelle influence décisive eurent ceux-ci sur le jeune cardinal, comment enfin la pratique des *Exercices* fut l'occasion de sa pleine conversion à Dieu et détermina la physionomie de sa vie spirituelle.

7. C'est un problème de large envergure qu'aborde le P. Meschler dans une brochure de la même collection [7]. L'ascèse des Jésuites telle qu'elle est codifiée dans les *Exercices* de S. Ignace et pratiquée de fait dans la Compagnie, ne crée-t-elle

1 K. Bihlmeyer, *Die deutschen Schriften des Seligen Heinrich Seuse,* Munich 1876-1880; nouv. éd., 1907.
2 Lehmann, *Heinrich Seuse,* Deutsche Schriften; Iéna, 1911.
3 Paris, Lecoffre, 1899.
4 *Der Selige Heinrich Seuse;* Dulmen.
5 *Le Bienh. Henri Suso,* † 1366, par Renée Zeller. — 1 vol. in-16 raisin orné de bois, de XII-275 p., 7 f., Paris, Librairie de l'Art catholique (1922).
6 *S. Charles Borromée et les* Exercices *de S. Ignace,* par Mgr A. Ratti, 2e éd. — In-16 de 58 p., 1 f. 50. — Paris, Lethielleux (1922).
7 *L'ascèse des Jésuites et la mystique allemande,* par le P. Maurice Meschler, S. J. — Traduit de l'allemand. — 32 p. in-8.

point une ambiance défavorable à l'éclosion de la vie mystique, et n'est-on pas en droit de la rendre responsable de la stérilité de l'Allemagne moderne en ouvrages mystiques non moins qu'en saints canonisés? On trouvera dans la réponse du P. Meschler une interprétation parfaitement acceptable des *Exercices,* présentés comme une initiation à la vie spirituelle offerte à des commençants, et comme un raccourci, intelligible pour les initiés, des trois voies classiques, purgative, illuminative, unitive. D'où il suit qu'une âme formée par les *Exercices* se prépare par le fait même à répondre aux grâces mystiques qu'il plairait à Dieu de lui envoyer. Quant à l'affaiblissement de l'esprit de sainteté en Allemagne depuis le XVI[e] siècle, il est dû à d'autres causes, notamment aux ravages et à l'influence du Protestantisme.

Il serait puéril, et contraire aux textes comme aux faits, de nier que les *Exercices* interprétés judicieusement et dans l'esprit de leur auteur, ne rendent une âme bien fidèle capable de recevoir les visites divines les plus hautes. Il faut néanmoins reconnaître que les adversaires des mystiques se réclament volontiers de cet opuscule pour prêcher la supériorité de la vie active sur la vie contemplative. Et le P. Kruitwagen, franciscain hollandais, dans un article que résume longuement la même brochure, montre qu'ils ont quelque raison de recourir à ce patronage. Il explique, en effet, que S. Ignace, surtout dans la première semaine des *Exercices,* a voulu « consciemment ou inconsciemment » réagir « contre un ascétisme plus ou moins passif, infecté par la mystique qui était dans des mains malhabiles » pendant les dernières périodes du moyen âge à son déclin.

« Et si l'on considère toute la situation, il est clair que les *Exercices* de S. Ignace ont rempli dans l'Eglise de Dieu un rôle providentiel aussi bien que dans son Ordre lui-même. Que cette méthode de prière soit venue au premier plan depuis la seconde moitié du XVI[e] siècle dans la vie ascétique et mystique, c'est un bienfait pour toute la chrétienté. La vie spirituelle a été placée de nouveau sur une base solide et saine. Aujourd'hui la mystique du moyen âge reprend vie, ou plutôt elle n'était jamais morte, mais la situation déplorable et le manque de guides instruits rendaient nécessaire de la passer au crible. Maintenant il ne manque plus de maîtres; dans notre XX[e] siècle, la direction scientifique et la vie de la foi sont bien plus fortes que dans le moyen âge. Se représenter le moyen âge comme la floraison de l'esprit chrétien est inexact. Maintenant que les différentes écoles de direction peuvent prendre place près de la mystique ignatienne et conduire les âmes vers les hauteurs à leurs manières, elles doivent toujours regarder avec respect et reconnaissance ces *Exercices* providentiels qui ont rendu possible ce renouvellement. *Benedictus, Dominicus, Franciscus plantavit, Ignatius rigavit ; sed... neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus.* (I Cor., III, 6-7). » (P. 32).

Ces conclusions du P. Kruitwagen introduites dans la brochure que nous analysons pour « confirmer la thèse du R. P. Meschler, » ne manquent pas de piquant. Elles sont sûrement d'un avocat habile. Ceux qui ne seraient pas pleinement convaincus se contenteront de dire avec le même auteur (p. 30), qu'en prenant cette attitude à l'égard de la mystique, « S. Ignace et la Compagnie [sont] pleinement dans leur droit : chaque fondateur doit maintenir son caractère propre, » et que le caractère propre de la spiritualité des *Exercices,* c'est avant tout de provoquer les efforts énergiques des âmes généreuses en les faisant agir comme si tout dépendait d'elles, tandis que d'autres écoles invitent plutôt les âmes à s'offrir sans obstacle à l'action divine, comme si tout dépendait de Dieu. Et ils seront sages, à notre avis du moins, s'ils concluent qu'il ne faut pas rendre les méthodes responsables des excès de ceux qui les appliquent : les *Exercices* interprétés dans l'esprit de l'Eglise ne conduisent pas plus à l'américanisme en exaltant les vertus actives, que d'autres méthodes ne conduisent au quiétisme en prêchant l'abandon à l'action de la grâce dans les âmes.

III. — *Biographies et œuvres de mystiques récents*

1. Arrêtons-nous d'abord devant la figure austère et sympathique d'une Visitandine lyonnaise du XVII[e] siècle, la Mère Suzanne de Riants [1]. Cette contemporaine et émule de Marguerite-Marie, cette « Thérèse de notre siècle, » comme disait l'archevêque de Lyon Mgr Claude de St-Georges († 1714), n'était guère connue jusqu'ici hors des monastères de la Visitation. La découverte récente d'une partie importante de ses écrits intimes a décidé ses filles à publier le présent volume. Mal ordonné, mal composé, trop compact et cependant incomplet, c'est pourtant un livre très édifiant, et qui de plus fournit un document de première valeur à ceux qui s'intéressent à la science des saints.

Rien de plus simple que le cadre dans lequel s'écoule la vie de la Mère de Riants. Née au château de la Brosse, dans l'Eure-et-Loir, Suzanne, dès l'âge de 7 ans, venait faire son éducation auprès d'une de ses tantes, religieuse de la Visitation au monastère de l'Antiquaille, à Lyon. Elle ne devait plus quitter cette maison. A 16 ans, elle y prenait l'habit religieux, et à 17 ans et demi, elle y faisait profession. Après avoir été plusieurs fois prieure, elle y mourut en 1724 à l'âge de 85 ans.

Les documents nous permettent de bien connaître deux périodes de sa vie intérieure : une autobiographie nous renseigne sur les années 1665-1669; et des lettres, sur les années 1685-1688.

Dès 1665, âgée de vingt-six ans seulement, la Sœur de Riants reçut la faveur du « mariage spirituel. » La suite de sa vie n'en fut pas moins une progression constante dans les voies de l'union mystique. Elle les décrit avec beaucoup d'aisance et de bonheur d'expression (voir par exemple les

[1] *La Mère Suzanne-Marie de Riants de Villerey,* Supérieure du Monastère de la Visitation de Lyon dit l'Antiquaille, 1639-1724. Sa vie d'après ses écrits. — Tome I, gr. in-8 de XVI-496 p., 14 f. — Lyon, Monastère de la Visitation, 10, Montée du Télégraphe (1922).

p. 270-274 qui forment le point culminant de ces descriptions). Il convient de remarquer, à ce propos, qu'à chaque étape nouvelle de son union à Dieu, incapable d'imaginer ou de concevoir une faveur plus précieuse que celle qu'elle reçoit, elle s'exprime comme si elle était arrivée au sommet le plus élevé, elle fait appel à des expressions qu'elle ne saurait dépasser, à des superlatifs absolus. Beaucoup de mystiques sont dans ce cas. Ce n'est que plus tard, quand un nouveau progrès dans l'amour unitif leur est donné, qu'ils s'aperçoivent que leur état précédent n'était pas encore le terme final de leurs ascensions spirituelles. Ils reprennent alors pour décrire leur état nouveau les expressions les plus fortes et les plus hautes, jusqu'à ce que l'avenir leur apporte un nouveau démenti, et qu'ils comprennent enfin que Dieu peut toujours se surpasser dans ses dons :

« L'âme est convaincue [dès lors], par l'immensité des biens qu'elle voit en l'essence divine, qu'elle peut toujours recevoir de nouveaux accroissements, vu l'infinité du bien qui la remplit; et elle entre en ces divines richesses suivant le degré de mort que la grâce a opéré dans les états précédents. » (P. 357).

Ainsi s'exprime la Mère de Riants. Et tout cela montre bien que les expressions des mystiques ne doivent pas être prises à la lettre (comme le voudrait une certaine école qui en appelle uniquement à leurs expériences), qu'elles doivent être interprétées, qu'en reprenant les mêmes formules, les mystiques ne désignent pas toujours des états identiques, et qu'il faut juger de tout cela en tenant compte, d'une part de l'ensemble de leur vie, d'autre part des enseignements de la théologie mystique dont la lumière doit permettre de contrôler et de classer les données de l'expérience des saints.

Une autre leçon se dégage, pour le théologien, de la vie de la Mère de Riants. Si, comme tout porte à le croire, les faveurs qu'elle reçut sont vraiment divines, nous pouvons contempler en elle le cas extrêmement rare d'une âme qui, élevée au « mariage spirituel » de très bonne heure, passa ensuite encore près de soixante années sur terre, tandis que les autres saints ne parviennent ordinairement à ce point culminant de la vie mystique qu'aux approches de leur mort. Or ces soixante années furent caractérisées, non point, comme on devrait s'y attendre, par la possession tranquille et calme d'un état mystique invariable, mais par de continuelles transformations de plus en plus élevées. Dieu est infini dans ses dons, et les admirables effets de sa grâce dans certaines âmes saintes débordent souvent nos pauvres classifications théoriques.

Rien d'étonnant, après cela, si nous constatons dans cette âme des lumières extraordinaires sur l'essence et les attributs divins, et même sur les mystères proprement dits. On retrouve ici ce que quelques mystiques, S. Jean de la Croix en particulier, ont osé dire de l'âme sainte associée en quelque manière à la production des divines Personnes au sein de la Trinité. La Mère de Riants avait entendu des paroles mystérieuses :

« Vous aimerez Dieu en Dieu, par Dieu même ; vous connaîtrez Dieu en Dieu, par Dieu même; vous servirez Dieu en Dieu, par Dieu même. » (P. 330).

Le jour vint où ces promesses reçurent leur accomplissement :

«... Il me fut donné, dit-elle, de comprendre que cette nouvelle grâce donnait à mon âme une capacité pour être unie à la production éternelle du Père engendrant son Verbe, et du Père et du Verbe produisant le Saint-Esprit... Il me sembla... que je voyais en moi-même cet amour très pur et très excellent : Dieu engendrant son Verbe en mon âme, et le Père et le Fils produisant le Saint-Esprit... » (P. 383).

Un tel ensemble de grâces permet de croire réelles les paroles que la Mère de Riants crut entendre de la bouche de Dieu même et qui précisaient sa vocation ici-bas : — « Vous devez manifester ma gloire en révélant mes richesses dans l'âme des justes. » (P. 424).

Les relations de la servante de Dieu avec les âmes du Purgatoire étaient très fréquentes ; elle eut plus de 60 apparitions, et parmi les enseignements qu'elle en reçut il en est de fort remarquables, celui-ci notamment : — Chacun des élus a sa prédestination et son degré de gloire prévus et préparés par Dieu : il n'entrera au ciel que quand il sera digne d'y occuper sa place ; s'il a répondu ici-bas à sa vocation générale de chrétien et aux desseins spéciaux de Dieu, il est en état de prendre son rang parmi les élus ; sinon, « il faut que les flammes du purgatoire opèrent ce que la grâce devait faire avec notre libre arbitre, » que la souffrance nous purifie et nous dégage de notre gangue, que notre charité s'épure et règne seule sur notre âme entièrement libérée de ses attaches à ce qui n'est pas Dieu ; c'est une sorte de purification passive analogue à celles des mystiques ; quand la figure de notre prédestination, telle que nous aurions dû la dessiner ici-bas, est pleinement achevée, notre âme prend son vol vers le ciel. Ces souffrances de l'au-delà sont plus aiguës que celles de la terre, mais elles ne sont point méritoires, et ne sauraient « nous donner les degrés de gloire que nous avons perdus par lâcheté. » (P. 444 et ailleurs).

Il y aurait lieu de noter encore que la servante de Dieu, dès l'âge de 27 ans, subit une stigmatisation purement intérieure (p. 161-164) qui se renouvela souvent dans la suite (p. 435), et qui laissa sur la poitrine une empreinte visible et constatée après la mort (p. 164). Mais nous en avons dit assez pour montrer que la Mère de Riants se range dans le groupe d'âmes dont la vie spirituelle se caractérise par l'abandon aux prévenances divines : chez ces âmes, la souffrance et la victoire sur soi-même ne sont pas absentes, mais elles sont la conséquence de l'abandon aux opérations infuses de l'amour divin. De toutes les voies qui conduisent à Dieu, celle-là est la plus sûre et la plus douce ; heureuses les âmes que Dieu, maître absolu de ses dons, entraîne ainsi vers le bonheur !

2. Carmen de Sojo[1] naquit à Reus, en Catalogne, le 15 octobre 1856 ; après une éducation soignée, elle fut mariée le 19 mai 1872 au docteur en médecine Georges Anguera († 14 septembre 1919). Une maladie de poitrine, contractée peu avant son mariage, la conduisit à la dernière extrémité ; elle fut guérie subitement et miraculeusement (19 juin 1878) par l'intervention de S. Joseph Oriol[2].

Mère pour la première fois en 1879, elle eut plusieurs enfants. Ressaisie tardivement par la maladie de poitrine, elle en mourut le 16 août 1890. Un procès canonique est en cours à la curie épiscopale de Barcelone en vue de sa béatification.

Sa biographie, telle que nous la présente M. José Monso, est incomplète : ce qui s'explique par des raisons de discrétion à l'égard du mari et des enfants de la défunte. Elle est aussi, hélas ! fort prolixe et fait une part beaucoup trop belle à ce qu'on est convenu d'appeler « la rondeur de la période. » Si malgré ces défauts nous attirons l'attention du lecteur sur cet essai imparfait, c'est que la biographie de Carmen apporte des données positives relativement à trois problèmes importants de théologie mystique.

D'abord sur la question de la vocation. Les goûts de l'enfant, ses préférences secrètes et avouées, la qualité de sa pureté, tout semblait la prédestiner à la vie religieuse.

« Non, elle ne paraissait pas destinée au mariage cette jeune fille qui, encore balbutiante, refusait la main de tout homme autre que son père, qui, arrivée à l'âge de raison, formait une petite amie à la garde de ses sens dans les rues et pendant le trajet de la maison au pensionnat, et qui n'ouvrit son cœur que pour y introduire ce que le monde repousse, ce que Jésus estime la portion chérie de son troupeau : les pauvres... Ainsi pensait-on généralement. Elle-même avait manifesté le désir de se consacrer totalement au Seigneur, et c'est par ce sentier que l'aurait conduite le Docteur Casanas, comme il le dit dans la suite, s'il avait été son directeur avant qu'elle n'eût fait choix de son état de vie. » (P. 26-27).

Mais ce fut précisément sur l'initiative de son premier confesseur et directeur, l'abbé Freixa, que Carmen fut amenée à contracter son mariage à moins de 16 ans. Et il y a de ce chef, du moins si l'on en juge d'après le récit de M. Monso, un certain malaise à voir se développer la sainteté de Carmen dans un milieu et parmi des devoirs au milieu desquels la forme de sa vertu détonne légèrement : l'héroïsme est là ; mais la réussite harmonieuse fait défaut.

Ce Dr Casanas, qui fut le directeur de conscience de Carmen depuis son mariage jusqu'à sa mort, et qui jugeait si librement la décision prise par son prédécesseur, n'était autre que le cardinal Casanas[3].

[1] José Monso, *Sainteté dans le monde, ou la vie admirable de la Servante de Dieu Carmen de Sojo*, traduit de l'espagnol par l'abbé J. Brunard. — 1 vol. in-16 de XVIII-214 p., 4 f. — Paris, de Gigord (1919).

[2] Né à Barcelone en 1650, prêtre, surnommé le « Docteur pain et eau » parce qu'il ne vécut que de pain et d'eau pendant 25 ans, grand thaumaturge de son vivant même, † le 23 mars 1702, béatifié en 1806, canonisé le 20 mai 1909.

[3] Né à Barcelone le 5 septembre 1834, évêque d'Urgel en 1879, cardinal en 1895, transféré à Barcelone en 1901, mort le 27 octobre 1908.

Il traita sa pénitente avec une telle rigueur, il lui imposa ou lui conseilla de telles pénitences, il mit si peu de souplesse dans sa façon de la diriger, que sa conduite nous étonne, nous scandalise presque, même si l'on tient compte des circonstances atténuantes qui résultent du pays, du climat, des caractères. Donnons un exemple (en voir d'autres p. 14, 64-69, 76, etc.) :

« Il alla un jour à la maison de sa dirigée, et dans le cours de sa visite, il lui ordonna de quitter des moyens de pénitence qu'... elle devait en ce moment porter à l'intérieur de sa chaussure : c'étaient des pois secs... Quand elle présenta ces souliers, où peu auparavant elle avait placé ces pois, ils étaient vides... L'abbé Casanas, silencieux, grave, imposant, s'en alla à l'instant en lui lançant un regard de mépris et en donnant des marques visibles d'un profond désenchantement. Quant à elle, sereine et comme si rien n'était arrivé, elle vaqua à ses exercices ordinaires. Quand arriva le jour de se confesser, elle alla trouver son père spirituel, lequel sans vouloir l'entendre, lui ferma le guichet de son confessionnal. Voyant ce qui se passait, son intime amie dit à Dona Carmen : « Je ne pourrais, moi, souffrir ce rebutement et ce mépris de notre père. » Mais elle de répondre ingénument et sans montrer d'altération dans son humeur : « C'est la pure vérité ; je ne sais que dire : Dieu dira. »

« Elle alla de nouveau pour se confesser plusieurs fois dans l'espace de quinze ou vingt jours ; mais l'abbé Casanas demeura inflexible, sombre et taciturne, jusqu'à ce que, vaincu quelque peu par l'insistance et l'inaltérable égalité d'âme de son humble pénitente, il finit par l'écouter, lui fit raconter la scène des pois, et lui ordonna de le suivre dans la chapelle intérieure de la sacristie de l'église de Bilen. Là il célébra la sainte messe, et immédiatement avant de la communier, il lui ordonna, devant l'Hostie consacrée, de jurer, par les divins mystères et sur son salut éternel, que ce qu'elle avait raconté était bien la vérité ; et elle, sans crainte, sans vaciller, jura que c'était vrai et communia...

« Tranquille du côté de la bonne foi de sa pénitente, l'abbé Casanas... craignait qu'elle ne fût le jouet d'une illusion, et, sachant que la vraie pierre de touche de la sainteté est l'obéissance, il se mit à l'éprouver de mille manières. Une de ses épreuves... fut de l'obliger à se vêtir, certain jour, d'une façon extravagante, c'est-à-dire à porter une jupe de l'ancien temps, un châle très pauvre sur les épaules et croisé sur la poitrine, une coiffe ridicule de paysanne, un parapluie très grand dans une main et une jarre dans l'autre. Il lui ordonna de passer dans cet humiliant accoutrement par les rues et les places les plus fréquentées de la ville, à des heures où elle devait rencontrer plus sûrement des familles connues et dont quelques-unes pourraient croire qu'elle avait la raison troublée. L'abbé Casanas, qui, d'un endroit caché, voulait s'assurer de sa fidélité en cette épreuve, en voyant apparaître son humble fille à l'heure exacte, l'air recueilli, et sans omettre rien de ce qui avait été ordonné, fut profondément ému, jusqu'à verser des larmes d'admiration. » (P. 56-59).

Il y a lieu en effet d'admirer l'obéissance de la pénitente, mais non pas la discrétion de son directeur. On peut avoir une direction forte, mais il y a « la manière ; » celle de l'abbé Casanas rappelle un peu trop celle des confesseurs de sainte Elisabeth de Hongrie, si même elle ne la dépasse pas.

Il faut dire, toutefois, sinon pour justifier, du moins pour expliquer un peu la conduite du futur cardinal, que sa pénitente était l'objet de vexations démoniaques poussées à un tel point qu'il en résulte

un troisième problème. C'est le démon qui, cette fois, avait enlevé subrepticement les pois durs des souliers de Carmen, laquelle usait souvent de cette pénible pénitence, sur le conseil de son confesseur ; on retrouva quelques jours après ces pois, bien rangés, dans un coin de la maison. Mais le démon ne s'en tenait pas à ces tours un peu ridicules : il apparaissait à Carmen sous mille formes horribles, il l'étranglait à demi et laissait sur sa gorge les traces de sa griffe ; il l'obligeait à rompre le jeûne eucharistique en lui faisant avaler de force certaines choses « que la délicatesse nous empêche de mentionner ; » il menaçait son honneur de femme de violences pires encore, et la laissait parfois convaincue qu'il avait, durant son sommeil ou au cours d'une défaillance, mis ses dégoûtantes menaces à exécution ; une nuit, tous les ongles des doigts de pied de Carmen étaient arrachés. Enfin, et ceci est le plus étonnant, le démon lui fit faire une chute sur le sol si violente que le nerf optique en reçut une commotion ; deux mois après, Carmen était complètement aveugle (14 janvier 1887), et ne recouvra la vue que quatre mois plus tard (12 mai), subitement et par miracle, après une nuit passée en oraison.

Nous souhaitons vivement une biographie plus complète de Carmen de Sojo. Elle nous montrerait par un exemple vécu comment le salut éternel et même la sainteté restent possibles pour une âme qui a « manqué sa vocation », et comment Dieu réalise ses desseins sur les âmes en dépit ou au moyen des défauts de leurs directeurs de conscience ; elle nous donnerait en même temps un document de premier ordre sur l'étendue du pouvoir que Dieu laisse parfois au démon ici-bas sur la santé et sur le corps des élus.

3. A-t-on assez raillé la lourde psychologie infantile de S. Thomas et des théologiens qui lui sont fidèles, lorsqu'ils prétendent que l'enfant qui parvient à l'usage de raison doit « se tourner vers Dieu » ?

« Primum quod tunc homini cogitandum occurrit est deliberare de seipso ; et si quidem seipsum ordinaverit ad debitum finem per gratiam, consequitur remissionem originalis peccati ; si vero non ordinet seipsum ad debitum finem, secundum quod in illa ætate est capax discretionis, peccabit mortaliter. » (Ia-IIæ, q. 89, art. 6, in c. ; cf. ad 3, et les très nombreux passages parallèles).

Voyez-vous, demandait-on, l'enfant se livrant à une grave « délibération » relative à lui-même, relative à sa fin, et aux moyens de s'ordonner à la bonne fin, *debitus finis ?* Et pour rendre plus ridicule cette doctrine, on omettait les explications qui l'accompagnent, et que les commentateurs développent :

« Nomine usus rationis, non intelligimus hic qualemcumque,... sed plenum et perfectum... Hic autem usus rationis perfectæ non simul et semel acquiritur, sed paulatim et successive. Ratio enim primum carni et sensibus tota immersa paulatim emergit et sensim se evolvit, ut experientia constat. Quantum autem temporis ad id requiritur, an hebdomada, an mensis, an annus aut amplius, certo definiri non potest... Instans quo puer qui pervenit ad perfectum usum rationis deliberat de ultimo fine sibi præfigendo, non est physicum, sed morale, plura instantia physica complectens... Dico : Homo in primo instanti morali usus perfecti rationis tenetur sub mortali se convertere ad Deum vel explicite vel implicite eo modo quo potest et eum cognoscit. » (C'est Billuart qui s'exprime ainsi : *De Summa,* Tract. *De Peccatis,* diss. VIII, art. 70, § 1).

L'autobiographie de Sœur Marie-Joséphine de Jésus [1] vient illustrer une fois de plus, par un naïf récit, la psychologie thomiste. On y assiste à l'éveil progressif de la conscience psychologique d'abord, de la conscience morale ensuite ; on y voit dans une enfant de 4 ans et demi cette « délibération » où les motifs qui poussent à l'égoïsme sont combattus par des motifs qui poussent au sacrifice et qui s'inspirent de l'amour de Dieu ; la décision libre prise en faveur de ceux-ci ; l'âme « se tournant vers Dieu » dans son premier mouvement pleinement conscient, — et Dieu lui répondant par une faveur qui dépasse la satisfaction de la conscience et même le bonheur de la charité surnaturelle, et qui, si elle est réelle, appartient à l'ordre des grâces mystiques miraculeuses.

C'est vers la fin de cette année-là (3 ans) que, pour la première fois, j'eus conscience que j'existais ; je sentais comme un vide immense en moi et hors de moi ; alors une profonde tristesse s'empara de mon âme. O mon Dieu, c'est vous qui me manquiez. Je me voyais microscopique et toute seule à l'entrée d'un chemin très long qu'il me fallait absolument parcourir ; découragée, je me mis à sangloter. On s'aperçut de mon chagrin, on m'interrogea, mais je refusai de répondre, voulant garder pour moi seule mes douloureuses découvertes. Chaque soir, arrivant dans ma chambre à coucher, je courais vers la fenêtre et j'appelais quelqu'un, ce *quelqu'un* que je ne connaissais pas, et qui était Vous, ô mon Dieu !... Je m'endormais en vous réclamant encore. (P. 24).

Dans l'été de 1884, je fus confiée à mes grands-parents Corsi qui, chaque année..., séjournaient pendant quelques semaines dans leur villa de St-Michel, près de Savone.

La maison était entourée de terres cultivées et d'un jardin d'agrément. Mon grand-père voulait que les plates-bandes et les petites allées fussent soigneusement entretenues ; il n'y tolérait pas le moindre brin d'herbe.

Une allée plantée d'arbres conduisait de la maison à la porte d'entrée, qui était dissimulée par un bouquet de magnolias.

J'accompagnais mon grand-père dans ses visites journalières au jardin. D'un geste, souvent répété, il me montrait les grosses feuilles tombées des magnolias, et je devais les ramasser. Je ne le faisais qu'à contre-cœur.

Un jour, après-midi, j'étais assise toute seule dans l'avenue, brodant pour mon père une paire de pantoufles (j'avais alors quatre ans et demi). Le vent jetait sur le sol les grandes feuilles jaunies des magnolias et j'éprouvais un secret déplaisir à la pensée que mon grand-père me les ferait toutes ramasser. Mais en même temps, j'eus honte de cette lâcheté, et je me dis : « Non, Luisa, tu ne feras jamais plus rien par force. A partir d'aujourd'hui, sans que personne te le dise, tu iras ramasser toutes les feuilles, de bonne grâce, par amour pour le Bon Dieu. » Et j'y courus...

[1] *Sœur Marie-Joséphine de Jésus,* née Luisa Cepollini d'Alto et Caprauna, 1880-1917. *Une adoratrice du Sacré-Cœur.* — 2e édit. 1 vol. in-16 de 252 p., 6 f. 50. — Dépôt chez les Religieuses de l'Adoration perpétuelle du Sacré-Cœur, Lyon, place des Chartreux, 24.

Que se passa-t-il alors, et comment l'exprimer ?... Je le vis, Lui, que je ne connaissais que de nom. L'ai-je vu avec mes vrais yeux, ou seulement avec les yeux de l'âme ?... Comment pourrai-je le dire ? je ne m'en suis pas mise en peine. Je ne savais plus d'ailleurs, à ce moment-là, si j'avais des yeux ni un corps. Ce que je puis dire, c'est que je l'ai vu... et que de Lui j'ai reçu cette assurance : « Tu as fini d'être seule, désormais je suis avec toi, Moi, Jésus. » L'ai-je entendu de mes oreilles ou autrement ? Je ne sais...

Quand je me ressaisis, je me trouvai prosternée, et me relevai toute craintive... Alors un fleuve de prière déborda de mon âme. Pour être plus à l'aise, je me retirai sous les orangers, j'y priai longtemps, je crois, et je me sentis portée à vouer à Dieu ma virginité... Revenue vers mes grands-parents, j'étais étonnée que ce jour si extraordinaire pour moi fût un jour ordinaire pour eux. Tout ce qui n'était pas Jésus me semblait sans réalité...

A la suite de cet événement, l'enfant aspirait à connaître tout à fait Jésus. Elle vivait « entourée de saints prêtres, de personnes très chrétiennes » :

On parlait bien du Bon Dieu, mais j'aurais voulu qu'on m'entretînt de *Jésus* et qu'on m'apprît de Lui beaucoup de choses que je soupçonnais sans les savoir. Lorsque j'eus atteint six ans, âge exigé pour être reçu dans les écoles publiques, mes parents m'y envoyèrent. Elles étaient confiées aux Sœurs de S. Vincent de Paul... Je fus ravie de me trouver auprès de ces saintes religieuses, qui, enfin, allaient pouvoir nous enseigner ce qu'on pouvait savoir de Jésus ; car, dans mon ingénuité, j'étais persuadée que c'était la première de toutes les sciences, sinon l'unique. Là encore, ma satisfaction fut moins grande que n'avait été mon espoir. Je me résignai donc à revivre mon grand souvenir toute seule et à prier Jésus.

Je ne puis me priver de citer ici encore Billuart, qui, se référant à Cajetan, invoque l'influence sur l'âme des enfants de la charité infuse au baptême, et conclut par une leçon à l'égard des éducateurs, leçon qui est comme un écho de la plainte que nous venons d'entendre :

« Amor Dei non est otiosus, et inclinat voluntatem pueri in primo actu morali ad bonum honestum, nisi propter malam complexionem aut malam assuetudinem ante annos discretionis impediatur ; unde multum interest imbuere pueros a teneris annis rebus fidei et religionis, sæpe de Deo et virtutibus cum ipsis loqui. Ad hæc attendant parentes, magistri et tutores ! » *(Ibid.)*.

C'est cet épisode de son enfance qui nous semble le trait le plus caractéristique de la biographie de Sœur Marie-Joséphine, et comme la forme de sa prédestination. Toute la suite de sa vie n'en est que le prolongement. Signalons cependant encore le rôle important que jouent les apparitions de S. Antoine de Padoue ; il a vraiment ici la figure et le rôle d'un grand saint ; c'est lui qui servit de directeur spirituel à l'enfant, et ses conseils sont d'une rare élévation et d'une singulière fermeté. Notons encore que la malignité du démon s'exerça sur la religieuse.

Mais il faut lire la biographie même : il y a de quoi s'instruire et de quoi s'édifier.

4. Mère Marie de Jésus [1] est une fleur épanouie dans le jardin du Carmel, si fertile en sainteté.

[1] *Mère Marie de Jésus, fondatrice et prieure du Carmel de Paray-le-Monial, 1853-1917.* — 1 vol. in-8 de LII-492 p., 12 f. — Paray-le-Monial, au Monastère du Carmel (1921).

Née à Dijon le 26 janvier 1853, Marie Mercier perdit son père en 1870, sa mère en 1871. Après une enfance et une jeunesse saintes, elle entra au Carmel de Dijon en 1872 ; elle y fut maîtresse des novices en 1881, sous-prieure en 1889, prieure en 1895 ; en 1901, elle fonda le Carmel de Paray, et y mourut de la grippe infectieuse en 1917.

Au point de vue naturel, cette âme brille par une grande énergie de caractère, une remarquable clarté de vues, et surtout par le don de faire rayonner autour d'elle l'entrain et l'esprit de sacrifice. Au point de vue surnaturel, elle eut l'esprit de son Ordre poussé au plus haut degré ; son innocence de vie fut telle qu'à l'heure de la mort, elle pouvait témoigner n'avoir « jamais offensé volontairement le Bon Dieu » ; « plus contemplative que moraliste », elle mettait enfin l'essence de la vie intérieure, pour elle-même et pour les autres, dans l'abandon consenti à un grand amour de Dieu qui par sa violence même purifie l'âme et la soulève vers les hauteurs, plutôt que dans l'échenillage des défauts fait la loupe à la main avec une attention froide et calculatrice.

Très peu de faits préternaturels nous sont racontés dans cette vie, soit qu'ils en aient été réellement absents, soit que l'heure ne soit pas venue encore de les révéler. Les vertus toutefois furent très hautes dans cette âme qui parvint, vers la fin de sa vie, à l'union mystique. Dans cette vie, où tout est à admirer, presque tout, même pour d'autres que ses sœurs ou ses filles, est aussi à imiter.

5. En 1863 paraissait la *Vie de Jésus* de Renan. Ce fut un scandale pour le public et une douleur pour les âmes pieuses. Au Carmel de l'avenue de Saxe, à Paris, la Mère Prieure en ayant parlé à ses filles pendant la récréation, on vit tout à coup pâlir affreusement une jeune religieuse. Rentrée dans sa cellule, après avoir beaucoup pleuré et prié :

Quoi, s'écria-t-elle, je suis épouse et je garderais le silence ? Non ! non ! il n'en sera pas ainsi ! Je ne puis parler, eh bien ! j'écrirai !... Je resterai sur la montagne, mais de son sommet je crierai : *Jésus est le Fils de Dieu !* Oui, je prierai, je souffrirai, je verserai des larmes ; mais après avoir prié j'écrirai avec mon sang, avec mes larmes : *Jésus est le Fils de Dieu !* Il était sur la montagne, Jésus-Christ, lorsque le soldat lui ouvrit le côté d'un coup de lance, et l'Evangéliste ne dit-il pas qu'il en sortit du sang et de l'eau ? Pourquoi de la blessure qui vient de m'être faite, ne sortirait-il rien ?

Or cette jeune religieuse, fille d'une mère remarquablement pieuse emportée par la tuberculose et la misère ainsi que son père, recueillie dans un orphelinat, n'avait en fait de science humaine que ses études primaires. Comme Renan eût souri de pitié s'il eût appris que ce frêle champion se dressait sur sa route !

Mais si elle ignorait les hardiesses blasphématoires de l'exégèse protestante allemande, l'humble religieuse avait toujours conservé l'innocence du cœur, et Dieu l'éclairait de lumières surnaturelles auxquelles correspondait une ardente charité. Sous

une impulsion manifestement divine, elle avait saisi sa plume, et prenant le début de l'Evangile de S. Jean, elle l'avait commenté d'un trait, exprimant sa foi en Jésus-Christ Fils de Dieu, sa douleur du blasphème incrédule, son amour pour son Epoux. Bientôt, inquiète de sa hardiesse, elle voulut le contrôle de l'autorité. Sa supérieure et son directeur, étonnés de l'élévation des pensées, de l'ardeur des sentiments, de la justesse de la doctrine, de la facilité du style, lui ordonnèrent de continuer son travail. Ainsi naquit et fut peu à peu rédigé un long ouvrage, dont l'éclosion fut surveillée par le P. Gamard, S. J., directeur de conscience de la religieuse, et qui, revu et annoté par Mgr Chollet, archevêque de Cambrai, a été publié récemment [1].

Ce sont des méditations, ou plutôt des élévations, d'allure très libre, d'étendue très variable, sur la vie de N.-S., écrites par une contemplative favorisée de grâces mystiques, et qui sont d'une extraordinaire pénétration de psychologie surnaturelle : les vertus solides et pratiques y tiennent le premier rang, mais elles s'inspirent d'un très haut degré de charité et d'union passive. Ce dernier caractère est si remarquable, que l'annotateur a cru devoir, à plusieurs reprises, faire remarquer que la passivité recommandée ici sous l'action divine, loin de stériliser l'âme, provoque et soutient ses efforts. Rien de plus exact ; aussi cet ouvrage convient aux âmes déjà fort avancées dans les voies de Dieu : seules elles sauront comprendre les multiples mais discrètes allusions aux expériences mystiques ; seules elles seront en mesure de pratiquer les renoncements crucifiants auxquels on les convie. Pour les autres, ces méditations apparaîtront simplement comme un livre de piété aux résonances plus profondes et plus harmonieuses que les manuels ordinaires ; elles penseront — et elles auront tort — que le sentiment peut s'y exalter, mais que la pratique quotidienne de la vie n'a pas à s'en inspirer.

Il y a quatre parties dans cet ouvrage. La 1re contemple le Verbe au sein du Père, puis dans le mystère de l'Incarnation, enfin vivant dans le sein de sa Mère. La 2e suit Jésus depuis sa naissance pendant toute son enfance et sa vie cachée. La 3e est la plus originale. S'inspirant d'un mot de S. Marc, l'auteur s'associe longuement à la prière de Jésus au désert pendant les quarante jours qui suivirent son baptême dans le Jourdain, et nous donne avec beaucoup de bonheur un tableau de ce qu'était la vie intérieure du Sauveur et sa contemplation. La 4e partie traite de la vie publique de Jésus jusqu'à sa Passion et à son Ascension ; elle est relativement courte ; et cette disproportion souligne encore ce que nous disions plus haut : ce livre est d'une contemplative et pour des âmes contemplatives : la vie extérieure du Sauveur y est moins étudiée que sa vie intime. Chacune de ces quatre parties remplit un volume, sauf la dernière, qui en occupe trois.

« Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, » dit un proverbe ; et le chien s'attache à son maître sans savoir s'il est un idiot ou un homme de génie, un criminel ou un saint. L'âme de Renan se maintenait dans des régions trop basses pour voir en Jésus autre chose qu'un homme : en niant ce qui le dépassait, il n'a prouvé que sa propre petitesse. Et c'est pourquoi son ouvrage, où Jésus nous apparaît comme un doux illuminé inconscient de l'avenir de son œuvre, est non seulement moins profond, mais moins *vrai* que celui de la Carmélite. Celle-ci sort victorieuse du tournoi : et son triomphe est rendu plus sensible par ce fait que les deux livres rivaux auront chacun les lecteurs qu'ils méritent : au premier iront les âmes sans lumière et sans élan, pour qui le dilettantisme est une grimace déguisant mal une conscience qui se refuse au devoir et à Dieu ; le second fera les délices des âmes pures et généreuses qui planent sur les sommets lumineux et qui ont accepté les plus délicates exigences d'un idéal divin.

6. L'importance de l'œuvre de la pieuse Carmélite, les circonstances qui l'avaient poussée à écrire, la beauté de l'âme qui se révélait dans ces pages, les faveurs divines si hautes dont évidemment elle avait été inondée, ne permettaient pas de laisser l'auteur dans l'ombre d'où les volumes avaient été tirés. Une biographie était du reste facile, puisque des notes intimes et des comptes-rendus de conscience faits à son directeur par cette religieuse avaient été conservés. Cette biographie vient de paraître [1], et n'est pas moins attachante ni moins instructive que la *Vie* de Jésus-Christ.

Sœur Marie-Aimée était née en Normandie non loin de Cherbourg, en 1839 ; elle se nommait Dorothée, et était fille d'un pauvre journalier nommé Jacques-Victor Quoniam. Son éducation fut faite par sa mère, une vraie sainte, qui savait aussi bien user de fermeté envers son enfant que l'initier à l'amour divin. Les faveurs mystiques commencèrent de bonne heure pour l'enfant. Elles continuèrent à Paris, où ses parents se rendirent espérant y gagner plus facilement leur vie, et où tous deux, à deux mois d'intervalle, moururent victimes de la misère et de l'insalubrité de leur logement. L'enfant, qui avait 10 ans, fut recueillie dans un orphelinat tenu par les Sœurs de St-Roch ; elle le quitta pour entrer au Carmel, en 1868, où elle mourut en odeur de sainteté le 4 mai 1874, après avoir été quelque temps maîtresse des novices.

Comme il arrive souvent, la conduite spéciale à laquelle Dieu soumettait cette âme provoqua bien des contradictions dans la communauté et au dehors. Tantôt les sœurs anciennes se plaignaient

[1] *N.-S. Jésus-Christ étudié dans le S. Evangile. Sa vie dans l'âme fidèle,* par Sœur Marie-Aimée de Jésus, revu et annoté par S. G. Mgr Chollet. — 6 vol. in-12 parus en 1910 et suiv., dont quelques-uns sont parvenus à la 2e et 3e édition. — En vente au Carmel de Créteil (Seine), 9, rue du Moulin ; chaque volume se vend séparément 7 f.

[1] *Sœur Marie-Aimée de Jésus, religieuse carmélite,* d'après ses notes. — 2 vol. in-12, 10 f. — Il existe aussi une Vie abrégée en 1 vol. in-12, 3 f. 50. — Au Carmel de Créteil.

de ce que cette jeune religieuse ne ressemblait pas assez à tout le monde ; tantôt c'était un jeune prédicateur de retraite qui condamnait avec assurance son mode d'oraison, et lui imposait de suivre exclusivement la méthode de S. Ignace dûment précisée et commentée par ses soins. Ce fut bien pis quand elle eut commencé d'écrire ses méditations. Observée avec une réserve un peu méfiante par le Supérieur de la communauté, l'abbé Le Rebours ; encouragée, complimentée même non sans quelque excès ni quelque imprudence par son Directeur, le P. Gamard, S. J., lequel revisait et au besoin corrigeait ses écrits ; mal soutenue par sa Supérieure, dont on comprend l'hésitation en une affaire si complexe, Sœur Marie-Aimée profitait de toutes ces épreuves morales et de la maladie pour accroître sans cesse son abandon à Dieu dans le sacrifice d'elle-même. Quand la mort l'emporta, à l'âge de 35 ans, sans que la contradiction eût cessé, même à son lit de mort, elle était parvenue à de très hauts degrés dans l'union mystique, et laissait des écrits qui nous révèlent aujourd'hui la sainteté de son âme et la feront rayonner au loin.

A cette vie édifiante et instructive, écrite avec piété et intelligence, Mgr Chollet a donné une introduction doctrinale où il caractérise la vie mystique de Sœur Marie-Aimée, et qui constitue un excellent résumé de l'ouvrage entier.

7. En 1910 paraissait à Paris [1] un volume anonyme intitulé : *Le Sacré-Cœur et le sacerdoce*, dont la lecture fut bienfaisante à plus d'un prêtre. Le nom de l'auteur nous est aujourd'hui révélé : c'est celui d'une Visitandine, morte le 14 mai 1915, à 47 ans, en Italie, où l'avait chassée en 1906 la persécution religieuse qui sévissait dans notre pays. Un petit volume [2] nous donne aujourd'hui un abrégé de sa vie, et des notes intimes sur la période préparatoire à sa mission. D'autres suivront qui feront connaître cette mission elle-même.

Née en 1868, Marguerite Claret de la Touche, en dépit d'une éducation plus mondaine que pieuse, fut de bonne heure l'objet des prévenances divines. Un instant tentée de demander dispense, pour contracter mariage, d'un vœu de chasteté fait de bonne heure, elle se ressaisit et entra à la Visitation de Romans en 1890. C'est là, puis à Ivrea et à Rome, qu'elle fut peu à peu formée par la grâce à une vie religieuse très fervente, et qu'elle comprit que Dieu l'appelait à travailler à la sanctification du clergé séculier en l'invitant à se livrer davantage à la dévotion au Sacré-Cœur. Encouragée dans son apostolat par ses Supérieurs, par son Evêque, par des Cardinaux, elle assista aux premiers essais de réalisation pratique qui devaient prendre corps par la suite et constituer « l'Alliance sacerdotale universelle des amis du Sacré-Cœur [3] » dont le centre est à Ivrea, et que le cardinal Gasparri, au nom de S. S. Pie XI, encourageait récemment dans une lettre élogieuse.

Des notes intimes prises au jour le jour, reflétant ses impressions de retraite ainsi que les grâces spéciales reçues, et contenant aussi des poésies (quelques-unes sont vraiment très belles) où elle épanchait son cœur, forment avec une autobiographie rédigée sur l'ordre du P. Charrier, S. J., son directeur († 1922), la source à laquelle l'auteur anonyme de la présente brochure a puisé mot à mot presque tout son récit.

Un jugement motivé ne peut être porté tant que nous n'avons sous les yeux qu'une partie, et la moins décisive, des documents annoncés. En attendant, l'impression laissée par ce premier volume est celle d'une religieuse fidèle, très vertueuse, fortement attirée par Notre-Seigneur et qui s'abandonnant docilement à sa conduite, se prépare inconsciemment à l'apostolat auquel Dieu la destine. Ce fond solide de vertus éprouvées nous autorise à recommander chaudement à nos confrères la lecture d'une vie entièrement dévouée au bien de leurs âmes.

IV. — *Manuels et controverses*

L'enseignement de la théologie ascétique et mystique, trop longtemps négligé dans les Séminaires et les scolasticats, y rentre peu à peu. La preuve de ce renouveau c'est l'apparition de nombreux manuels. Nous avons eu déjà l'occasion d'en signaler plusieurs ; cette fois en voici deux nouveaux.

1. Celui du P. Adolphe de Denderwindeke, capucin de la province de Belgique [1], est destiné aux novices de son Ordre. Il les initie à la théologie ascétique avec clarté, abondance, avec le souci d'être pratique, et quelque chose d'encourageant et de serein dans le ton de sa parole. Les idées adoptées sont celles qui ont cours dans l'Ordre. Le P. Adolphe note avec raison que chaque famille religieuse a dans l'Eglise sa spiritualité propre qui doit être conservée, et préférée par le novice ou le jeune religieux à toute formation ascétique étrangère à l'esprit de l'Ordre auquel il appartient ; bon en soi et bon pour d'autres, cet ascétisme n'est pas celui auquel tel religieux déterminé doit s'attacher. On ne saurait trop applaudir à une franchise si rare ; comme tout irait mieux pour les âmes en quête de sainteté, s'il y avait moins d'indiscrets qui, sous prétexte d'apostolat, veulent faire passer *toutes* les âmes par des étapes et des méthodes qui conviennent à quelques-unes !

Le P. A. ne tombe pas dans ce travers. Fils de S. François, il propose à ses frères la spiritualité franciscaine ; un bon nombre de ses pages ne sont que pour eux : en restreignant ainsi son public, il

[1] Chez Beauchesne ; 1 vol. in-12 de XXVIII-267 p., 7 f. 50.

[2] *Au service de Jésus Prêtre*. Notes intimes tirées des écrits de Mère Louise-Marguerite Claret de la Touche. I. *Les voies de Dieu*. — 1 vol in-18 carré de 300 p., 5 f. — Turin, Marietti (1922).

[3] Voir, sous ce titre, un vol. in-12 de 54 p. chez le même éditeur (prix : 2 f.).

[1] *Compendium theologiæ asceticæ, ad vitam sacerdotalem et religiosam rite instituendam.* Tironum Franciscalium usui scripsit (1921) F. P. Adolphus a Denderwindeke, O. M. C. — 2 vol. in-16 de XV-950 et X-877 p., 20 f. — Couvent des Capucins, Herenthals (Belgique).

assure à son œuvre une efficacité plus réelle et un succès durable.

La réforme de soi-même, la pratique des vertus, la perfection chrétienne dans l'état religieux, telles sont les grandes divisions de l'ouvrage. Quelques notions générales au début, et un long catalogue bibliographique à la fin, les encadrent. Ce catalogue, assez complet, se présente mal et n'est pas facile à utiliser.

L'auteur désire réserver le nom de théologie mystique à l'étude des « voies extraordinaires » de la grâce. Soit ; les mots se définissent au gré de chacun. Ce qui nous semble moins acceptable, c'est de voir l'auteur maintenir, de la manière dont il le fait, la distinction entre la contemplation active et la contemplation passive, déclarer celle-ci rarissime (nº 150), et exagérer quelque peu la défiance (théorique) à son égard (nº 900).

2. Et nous sommes amenés par là à dire un mot des controverses actuelles dont notre dernière Chronique entretenait nos lecteurs (8 décembre 1921); nous ne nous y attarderons pas longuement, pour deux motifs.

D'abord aucun ouvrage vraiment important n'est venu alimenter la polémique. Elle se réduit actuellement à quelques discussions dans les revues spéciales (la *Vie spirituelle,* la *Revue d'ascétique et de mystique,* les *Etudes carmélitaines* et les *Etudes franciscaines* notamment), à une brochure de Mgr Farges [1], où la science de la mystique ne trouve que fort peu à glaner, et à une campagne de petits papiers dont il vaut mieux ne rien dire, sinon qu'ils nous remettent en mémoire l'aphorisme de S. Thomas, valable en théologie mystique tout autant qu'en philosophie : « *Studium philosophiæ,* disait ce grand savant, *non est ad hoc quod sciatur quid homines senserint, sed qualiter se habeat veritas rerum* [2]. »

En second lieu, il semble que la masse écrasante des faits et des textes cités en faveur de l'opinion traditionnelle (qui est la nôtre) détermine un mouvement général favorable à cette manière de voir. Une étude approfondie, surtout si elle s'inspire, comme le *veut* le St-Siège, de la doctrine de S. Thomas, devait fatalement amener ce résultat. Nos adversaires d'hier sont de moins en moins affirmatifs, atténuent quelques angles, adoptent un certain éclectisme.

3. Ces tendances se font jour en particulier dans le *Précis,* depuis longtemps annoncé et attendu, de M. Tanquerey [3]. Le docte Sulpicien a voulu faire à l'usage des Grands Séminaires un manuel de théologie ascétique et mystique analogue à ses *Synopses* bien connues de théologie dogmatique et morale. La première partie vient de paraître. La seconde est annoncée pour la fin de cette année. Nous attendrons l'ouvrage complet pour en donner une appréciation d'ensemble. Il suffit pour le moment de savoir que l'auteur, qui est personnellement (à en juger d'après les articles qu'il a publiés dans la *Revue d'ascétique et de mystique* des PP. Jésuites) assez favorable aux idées du P. Poulain, fait effort pour ne point s'y laisser emprisonner, et déclare :

« Nous exposerons avant tout les doctrines *certaines* ou *communément reçues,* ne donnant qu'une place très restreinte aux questions controversées. Il y a sans doute plusieurs écoles de spiritualité ; mais les hommes *pondérés* de ces diverses écoles s'entendent sur tout ce qu'il y a de vraiment important pour la direction des âmes. C'est cette doctrine commune que nous exposerons, » sans cacher « une certaine préférence pour la spiritualité de *l'Ecole française du XVII*ᵉ *siècle,* » préférence bien légitime chez un disciple de MM. Olier et Tronson.

On trouvera, dans ce premier volume, une liste chronologique et méthodique des principaux auteurs spirituels, distingués en différentes écoles, depuis les premiers Pères jusqu'à nos contemporains. Dans l'introduction doctrinale qui vient ensuite, on notera avec soin ce que dit l'auteur sur la distinction de la théologie ascétique et mystique :

« La première a pour objet propre la théorie et la pratique de la perfection chrétienne *depuis ses débuts jusqu'au seuil de la contemplation infuse.* Nous faisons commencer la perfection avec le désir sincère de progresser dans la vie spirituelle, et l'ascétique conduit l'âme à travers les voies *purgative* et *illuminative,* jusqu'à la contemplation ou voie *unitive.* La *mystique* est cette partie de la science spirituelle qui a pour objet propre la théorie et la pratique de la vie contemplative. »

D'autres points sont à signaler dans cette introduction ; mais nous y reviendrons. Le corps de l'ouvrage étudie « les principes », c'est-à-dire l'origine, la nature, la perfection de la vie chrétienne, l'obligation de tendre à cette perfection et les moyens généraux d'y parvenir. Suivent deux appendices, l'un sur la spiritualité du Nouveau Testament, l'autre sur l'étude des caractères, et l'ouvrage se clôt par une table alphabétique.

Pénétration doctrinale qui va chercher son point d'appui sur le dogme, bonne ordonnance et grande clarté favorisée par une excellente exécution typographique, modération prudente qui évite les opinions extrêmes et qui regarde avant tout les conséquences pratiques, souci évident de ne pas se laisser prendre à l'engrenage des polémiques, absence de tout pédantisme (pas de citations latines, pas ou très peu de vocables techniques), telles sont les qualités les plus apparentes de ce *Précis,* qui méritera sans doute de devenir classique dans les Séminaires au même titre que les autres ouvrages du même auteur.

[1] *Autour de notre livre : « Les phénomènes mystiques. »* Réponses aux controverses de la presse, par Mgr Albert Farges. — In-12 de 106 p., 3 f. — A Paris, chez l'auteur, 43, rue Madame (1921).

[2] *De Cœlo et mundo,* I, lect. 22.

[3] *Précis de Théologie ascétique et mystique,* par A. Tanquerey. — 1 vol. in-12 de XXXIII-396 p. plus un supplément de 27 p., 5 f. (relié 7 f. 50). — Paris, Desclée (1923).

LITURGIE

Q. — D'après le titre IV, n. 2, des nouvelles rubriques du Bréviaire, les dimanches mineurs cèdent dans l'occurrence aux fêtes du Seigneur.

Le P. Velghe, dans son *Cours de Liturgie*, p. 352, range parmi les fêtes du Seigneur de rite double majeur la Dédicace des basiliques des SS. apôtres Pierre et Paul et celle de la basilique de Ste-Marie-Majeure *(ad Nives)*. Et il dit en note : « Toutes les fêtes du Seigneur, primaires ou secondaires, de quelque rite qu'elles soient, jouissent cependant toutes du même privilège. »

Or, l'Ordo de Reims pour 1923 indique pour le dimanche 5 août, jour de la Dédicace de Notre-Dame des Neiges, l'office du dimanche. Est-ce une erreur, ou bien y a-t-il pour cette Dédicace une dérogation à la règle générale ?

R. — En soi, l'anniversaire de la Dédicace d'une église est une fête du Seigneur. (Nouv. rubr. du Bréviaire, tit. IX, n. 1 ; S. R. C., 11 mars 1882, n. 3541 ; 4 février 1896, n. 3881, ad 1). Elle a pour objet particulier de célébrer les épousailles mystiques du Christ avec l'Eglise. (S. R. C., t. IV, *Adnot. in decr. n. 3881)*.

Plus d'une fois, néanmoins, quand surtout l'anniversaire d'une Dédicace coïncidait avec la date assignée à la fête du saint dont l'église même portait le vocable, à l'office et à la messe propres de la Dédicace furent substitués ceux du titulaire de l'église. Il en fut ainsi notamment pour l'anniversaire de la Dédicace de l'église romaine de St-Pierre ès-Liens sur l'Esquilin (1er août), pour celui de la Dédicace de la basilique romaine de Ste-Marie-aux-Neiges (5 août), et pour celui de la Dédicace de l'église de St-Michel (29 septembre).

Voilà comment, pour ne parler que de la fête qui a motivé votre question, l'office et la messe du 5 août sont tout entiers en l'honneur de la T. S. Vierge. Aussi, malgré qu'en ait l'auteur cité par vous, la Dédicace de Ste-Marie-aux-Neiges ne saurait être considérée comme une fête du Seigneur, mais elle doit être mise au nombre des fêtes de la Sainte Vierge. De fait, c'est parmi celles-ci qu'elle figure maintenant dans l'*Index alphabeticus omnium Festorum* du Missel. (Voir l'édition in-18 parue à Ratisbonne en 1922).

Par conséquent, en vertu du titre IV, n. 2, des nouvelles rubriques du Bréviaire, l'office du dimanche l'emporte bien dans l'occurrence, — comme l'indique votre Ordo pour le 5 août de cette année, — sur celui de la Dédicace de la basilique de Ste-Marie-aux-Neiges.

Q. — Il est d'usage dans notre Communauté de célébrer en grande pompe la fête de l'aumônier de la maison. Or, l'année dernière, cette fête (S. François-Xavier) coïncidait avec le 1er dimanche de l'Avent. Aurait-on pu ce jour-là, à raison de la circonstance, se permettre de placer des fleurs sur l'autel ?

R. — Est-il bien conforme à l'esprit de la liturgie d'orner somptueusement l'autel d'une église ou d'une chapelle à l'occasion de la fête du curé ou de l'aumônier, du moins quand celle-ci tombe en dehors des temps de pénitence ? Nous nous permettons d'en douter, l'Eglise s'étant toujours refusée à tolérer dans le culte public tout surcroît de solennité qui tendrait à honorer la personne même du prêtre, plutôt que le mystère ou le saint du jour.

En tout cas, l'occurrence de la fête du curé ou de l'aumônier au 1er dimanche de l'Avent ne saurait altérer le caractère de la liturgie de ce jour. « L'Eglise considère dans une certaine mesure le temps de l'Avent comme un temps de pénitence et de supplication ;... les formules de prières rappellent les larmes et les soupirs des patriarches et des prophètes dans l'attente du Libérateur [1]. » On comprend dès lors la convenance de cette prescription du *Cérémonial des Evêques* (l. I, ch. XIII, n. 2) relative aux vêpres et à la messe solennelles du temps de l'Avent : « Ecclesia, altare et chorus simpliciori apparatu ornantur. » Or, d'après les liturgistes (Mérati, Gardellini, de Herdt, de Carpo, Bourbon, Martinucci, le P. Hægy, etc.), ce *simplicior apparatus* comporte, sauf pour le 3e dimanche, l'exclusion des fleurs de l'ornementation de l'autel [2].

La fête de l'aumônier n'était donc pas une raison suffisante pour placer des fleurs sur l'autel le 1er dimanche de l'Avent.

Q. — Dans ma paroisse, le 2 février, nous chantons les Vêpres à 5 h. 1/2 du soir. Elles sont suivies du Salut. Point de Complies. Quelle antienne à la Sainte Vierge devons-nous prendre ? L'*Alma* doit se dire jusqu'aux secondes Vêpres de ce jour inclusivement ; mais est-ce le cas ? L'*Ave* doit se dire à partir de Complies.

R. — Pour terminer les Vêpres chantées du 2 février, si l'on doit alors quitter le chœur sans avoir aussi récité Complies, il faut, à quelque heure du soir que ces Vêpres aient lieu, prendre comme antienne à la Sainte Vierge l'*Alma Redemptoris Mater*. Il ne saurait y avoir aucun doute à ce sujet ; la rubrique spéciale de l'*Ordinarium divini Officii*, — rubrique conforme d'ailleurs au décret de la S. R. C. du 21 février 1896, n. 3885, ad 4, — est expresse : « A vesperis sabbati ante dominicam I Adventus usque ad II vesperas Purificationis inclusive : antiphona *Alma Redemptoris Mater*... » Ainsi le veut, en effet, l'esprit du double mystère dont le souvenir est attaché de façon invariable, quel que soit d'ailleurs l'office célébré, à ce quarantième et dernier jour du temps de Noël et de l'Epiphanie.

Mais à la fin des Complies du 2 février, que ces Complies soient séparées ou non des Vêpres, on doit dire l'antienne *Ave, Regina cælorum* (rubr. spéciale de l'*Ordinarium divini Officii)*, et ce, quand bien même la fête de la Purification serait transférée à un autre jour (rubr. spéciale de l'*Ordinarium divini Officii ;* S. R. C., 11 janv. 1681, n. 1658 ; 10 janv. 1693, n. 1890, ad 3 ; 4 avril 1705, n. 2152, ad 1), ou aurait une octave (S. R. C., 10 janv. 1693, n. 1890, ad 3 ; 4 avril 1705, n. 2152, ad 1).

[1] Dom Baudot, *Catéchisme liturgique*, t. I, p. 45 et 46.
[2] Cf. S. R. C., 7 août 1627, n. 441 ; 5 juillet 1631, n. 567 ; 26 janvier 1658, n. 1051 ; 19 juillet 1659, n. 1125 ; 27 sept. 1659, n. 1131, ad 21 ; 7 sept. 1850, n. 2984 ; 12 sept. 1857, n. 3059, ad 7.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 1 augusti 1923.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

ANÉMIE

NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE, CHLOROSE
Sirop de DESCHIENS à l'Hémoglobine
Régénérateur du sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux.
DESCHIENS, Paris, 9, Rue Paul Baudry 6 fr. franco et Phar^cies.

FRANÇAIS ! Santé, études pour vos fils, à Cannes, **Villa Lorière**, chez Abbé DELABAYS, qui reçoit aussi jeunes **Etrangers** désirant apprendre le français. Vacances été, bains de mer.

CHEMISES, GILETS, CALEÇONS "TETRA"
Tissus spongieux remplaçant avantageusement la flanelle.
EXIGEZ cette MARQUE
GROS : Société Française des Tissus TÉTRA
12, Rue de Hanovre, PARIS-2e

MEMBRES DU CLERGÉ servez-vous de votre pouvoir d'acheteurs pour soutenir les entreprises catholiques.
Commandez toujours **HUILES-SAVONS-CAFES** à
LA CITE NOUVELLE
Huilerie, Raoul FRANCOU, Directeur, à Salon-de-Provence.
Vous recevrez des produits de tout premier choix aux plus bas prix possibles et aiderez au succès d'une initiative catholique. — TARIF et NOTICE sur demande. - Représentants acceptés.

VINS

MAISON de 1er Ordre, recommandée par haut Clergé, offre tarif spécial Clergé. Excellent **Vin rouge 240 fr.** la pièce de 220 litres, rendu, fût compris. Offre situation personne munie références ou parent d'ecclésiastique. S'adresser **F. LIMOUZY aîné, propr. viticulteur, NARBONNE (Aude).**

HARMONIUMS Médaille or 1900
ALEX. ROUSSEAU, GILBERT Sucr
113 & 115, rue de Vaugirard, PARIS
Le plus gr. choix d'Harmoniums d'occasion, garantis

ASTHME

Bronchite Chronique
EMPHYSÈME et toutes les OPPRESSIONS
Guérison par **POUDRE** et **CIGARETTES ESCOUFLAIRE**
CH. ESCOUFLAIRE, Agent Général à BAISIEUX (Nord) envoie GRATIS et FRANCO une BOITE d'ESSAI avec NOMBREUX CERTIFICATS de GUÉRISONS.

PHARMACIE DE ROME

La mieux approvisionnée et la moins chère de Paris
LIVRAISONS -:- EXPÉDITIONS
TOUTES
SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES
françaises et étrangères
AMPOULES - CACHETS - COMPRIMÉS
SIROPS - PASTILLES - PILULES, ETC.
PARFUMERIE - SAVONS - PRODUITS DE BEAUTÉ
HUILES de FOIE de MORUE
BANDAGES
BAS A VARICES - CEINTURES
ORTHOPÉDIE
ARTICLES D'HYGIÈNE
LUNETTERIE
LABORATOIRES D'ANALYSES
Médicales et Alimentaires
NOTICES & BROCHURES gratis sur demande — *Téléphone : WAGRAM* 85-19, 62-29, 63-79
A. BAILLY, 15, Rue de Rome, PARIS

Fondée en 1830 —

LA NATIONALE

Siège Social 2, Rue Pillet-Will PARIS —

Entreprise privée assujettie au Contrôle de l'Etat

Rentes Viagères immédiates ou différées
aux taux avantageux des nouveaux tarifs
L'augmentation du revenu par la Rente Viagère est pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite le remède le plus efficace à la cherté de la vie.
Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province

Machines à Ecrire, Duplicateurs
Occasions ttes marques dep. 475 fr. Fournitures de bureau.
Mme GILLES, 7, rue Berthelot. St-Dizier (Hte-Marne).

ARMAND BLANCHET
Ingénieur des Arts et Manufactures
Fondeur de Cloches
237, rue St-Martin, PARIS
FOURNISSEUR de l'Administration des BEAUX-ARTS
Sonneries et mise en volée des cloches par l'électricité.

STELLINE HUILE LITURGIQUE pour SANCTUAIRES, brûlant très bien avec mèche Guillon 0.
CH. DRAGON-NOIREL à Alx-en-Provence.
ENVOI DU PRIX COURANT SUR DEMANDE

LA LIBRAIRIE René GIARD 2, Rue Royale LILLE
ACHETE *au maximum de leur valeur toutes bibliothèques & lots de livres de théologie, patrologie, littérature etc. fins d'éditions.*
Catalogue périodique gratuit

Gde Marbrerie "Ste-Jeanne d'Arc"

L. BARRAU
Lauréat de l'Ecole des Beaux-Arts Toulouse-Paris
29, Allée Alphonse-Peyrat, Toulouse (Hte-Garonne)
Mobilier religieux, plaques commémoratives, marbres, pierre, autels, chaires à prêcher, appuis de communion, statues, chemins de croix.
Travaux artistiques. — Prix très réduits

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

CH. LORIN
ATELIERS ; 46, rue de la Tannerie, à CHARTRES, et 199, rue de Vaugirard, à PARIS
Références de 1er ordre. Maquettes et devis sur demande